

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 87

ADG
(en mieux)

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

■ Avertissement à nos estimés lecteurs: ce numéro comprend deux portraits d'ADG (dont un ci-dessus qui prouve que nous ne cherchons pas la vente en kiosque) plus un entretien courtois avec lui, plus sa rubrique habituelle. En contrepartie, la chronique télévision n'est pas de lui. Il ne faut pas abuser

Lettres de chez nous

"CE GENRE DE RACISME..."

Je lis, dans le n° 79 de votre "Libre Journal", l'article de Joseph Grec intitulé "Noir c'est noir". C'est un peu limité, pour un journal qui se prétend de tradition catholique ! Je me demande si ce genre de racisme est ce que prône l'Evangile. Ça ressemble plutôt à un dégueulis de militant de base du FN et sûrement pas catholique. J'ai l'impression que, du catholicisme, vous n'avez que la tradition, c'est-à-dire décentrée du Christ, attirée simplement par un certain ordre moral que propose cette religion. Votre journal me fait un peu penser à monsieur Le Pen, qui se donne une image religieuse pour attirer les sympathisants mais pratique en fait une grande idolâtrie pour la race, la "pureté" (à votre sauce) et non pour Dieu créateur du monde et de tous les hommes, aussi pécheurs soient-ils.

Pour qui vous prenez-vous pour juger ainsi les races ?

M. F. (Epinay-sous-Sénart)

Pour mémoire, la chronique de Joseph Grec (genre littéraire "Humour", "Variété", "Absurde") moquait un décret du gouvernement

gambien interdisant aux femmes de recourir à des onguents pour s'éclaircir le teint.

On imagine le tintouin si un gouvernement occidental interdisait le bronzage au nom de la pureté raciale...

Cosmétiquement, donc, je ne suis pas aussi raciste que les nègres gambiens.

Génétiquement, je ne suis pas aussi raciste que le rabbin qui ne concit que l'enfant né de mère juive.

Scientifiquement, je ne suis pas aussi raciste que ceux qui ont voté le droit d'exterminer un Français jusqu'au troisième mois de sa conception.

Médicalement, je ne suis pas aussi raciste que ces spécialistes de la moelle osseuse qui exigent des donneurs "originaux de Madagascar" pour greffer une jeune Malgache.

Statistiquement, je ne suis pas aussi raciste que le palmarès des J.O. qui met en tête plus d'athlètes noirs ou que le jury du Nobel de physique qui couronne plus de chercheurs blancs.

Judiciairement, je ne suis pas aussi raciste que les juges qui collent douze ans fermes au

vigile meurtrier accidentel d'un voleur arabe et six mois avec sursis à l'Arabe voleur volontaire d'une vieille dame.

Evangéliquement, je ne suis pas plus raciste que Celui qui, imploré par une Cananéenne (saint Marc écrit "Syrophénicienne"), répond d'abord : "Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ... Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens."

Biologiquement, je ne suis pas plus raciste que le jardinier qui, préférant la laitue, n'arrache pas pour autant la frisée.

Sémantiquement, je ne suis pas plus raciste que l'éleveur qui n'appelle pas cheval la vache née dans une écurie.

Esthétiquement, je ne suis pas plus raciste que le Créateur qui a donné la vie aux crocodiles et aux lions mais pas aux crocolions.

Politiquement, je ne suis ni plus ni moins raciste que Le Pen qui, contrairement à ce que colportent les menteurs, ne prône pas la "pureté raciale" mais la "préférence nationale", y compris en faveur de nos concitoyens nègres.

Pourtant, je suis raciste, oui.

A l'égard des imbéciles, sous-genre de l'espèce humaine qui transcende les races, les couleurs, les ethnies, les nationalités, les religions et les partis.

Je trouve qu'il y a trop d'imbéciles. Je constate qu'ils sont partout. Je déteste la fréquentation des imbéciles. Je suis contre les mariages mixtes avec les imbéciles. Je rêve d'un apartheid rigoureux à l'égard des imbéciles. Je vais même avouer une chose terrible : je n'ai pas d'imbéciles parmi mes amis.

Mais je me dépêche de le dire avant qu'un imbécile ait l'idée de fonder "SOS-Imbéciles" et de faire voter une loi Gay-imbécile qui m'obligera à les aimer.

S. de B.

REMERCIEMENTS

La duchesse de Franco et les fidèles de son père ont été sensibles à l'évocation du décès, il y a vingt ans, du général Franco dans le "Libre Journal"... L'un des rares de la presse française à s'être souvenu. Ils tiennent à remercier Danièle de Beketch, notre directrice.

C de O

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés : Beketch, Fournier
- Commission paritaire : 74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication : D. de Beketch

ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

CHARNIERS POUR CHARNIERS

En découvrant dans la presse et à la télévision les images atroces de Srebrenica, ces champs couverts d'ossements dont on nous dit que ce sont des charniers où ont été abandonnés les restes des musulmans bosniaques, je n'ai pas pu m'empêcher de voir que parmi les débris mortels subsistaient des lambeaux d'uniformes.

Il y avait donc, parmi les victimes, des soldats.

Ce qui permet aux Serbes de soutenir, jusqu'à plus ample informé, que ce que la propagande internationale qualifie de charniers sont simplement des champs de bataille où se sont affrontés des ennemis.

Après tout, nous avons encore dans le regard l'abominable forgerie de Timisoara et nous savons, jusqu'à la nausée, de quel mensonge, de quelle imposture sont capables les fabricants d'émotion et les truqueurs d'images.

N'empêche, quelle force émotionnelle dans ces membres épars, dans ces squelettes de mains privées de corps que crispe l'ultime sursaut de l'agonie, dans ces crânes luisant sous la neige !

Devant ce spectacle, je me suis dit que si, au lieu de les brûler dans les fours crématoires des maternités, cliniques et hôpitaux, on étalait ainsi en plein air, sur les places publiques, dans les squares ou les bois des grandes villes, les cinq cents cadavres des bébés assassinés légalement, chaque jour, dans les abattoirs humains de France, les hyènes de l'avortement légal, les chiennes hurleuses de la liberté de tuer, les chacals politiques et les Chats fourrés des tribunaux qui condamnent les sauveteurs auraient du mal à vendre leurs salades démocratiques et libertaires.

Ils auraient du mal à nous convaincre que ce charnier quotidien se justifie par le slogan que gueulent les avorteuses, « Notre ventre nous appartient ». Autant de mal que les Serbes pourraient bien avoir, demain, à justifier ces tueries par ce slogan : « Notre terre nous appartient ».

S de B



PAS DE GAULLE



La décade dernière, nous avons imputé à De Gaulle la bonne idée de détourner l'avion de Ben Bella. Tout faux ! Ce détournement a eu lieu en octobre 1956 : premier ministre Mendès-France, justice Mitterrand, intérieur Gilbert-Jules, défense nationale Bourges-Maunoury, affaires algériennes Lacoste. De Gaulle n'y était pour rien !

PORCS PAYANTS



Les porcs de "Charlie Hebdo" ont été condamnés à verser vingt mille francs d'amende et dix mille francs de dommages et intérêts à Caroline Le Pen qu'ils avaient traitée de "chienne de Buchenwald".

BIEN BRAVE



Apprenant que le Palais des Congrès de Toulon était, par la faute de son gestionnaire appointé, au bord de la faillite, Léotard a décidé d'y organiser la Convention nationale de l'UDF à la fin du printemps. Pour "provoquer le Front", a-t-il expliqué. Des provoc comme ça, la municipalité en redemande...

DEONTOLOGIE



Son ancien directeur Jacques Prompy est en prison pour corruption et des dizaines de ses "clients", dont, tout récemment, le socialiste Laïgnel, sont inculpés. La Lyonnaise des Eaux se prépare donc à lancer une grande campagne de relations publiques et de publicité sur sa... "déontologie". Allez, vous avez cinq minutes pour rigoler.

RHUBARBE...



Un jury composé des directeurs de "L'Express", du "Point", du "Figaro", du "Nouvel Observateur" et de "France-Inter" a décerné un "prix de la presse écrite" à des journalistes de "L'Express", du

Nouvelles

EN RESISTANCE...

Aux enseignants en butte aux menaces, à la violence physique, aux agressions, aux coups, aux saccages, aux représailles dans les établissements scolaires des quartiers sensibles, le "ministère de l'Education" (défense de rire) propose le secours d'un numéro de téléphone "SOS-violence à l'école", sans songer un seul instant à sanctionner les frappes allogènes qui font régner la terreur en milieu scolaire.

Aux sauveteurs qui luttent contre l'avortement par leurs seules prières devant les abattoirs humains, le ministère de la Santé oppose les foudres de la justice et la prison ferme, sans envisager un seul instant d'accorder la moindre écoute à ces malheureux que désespèrent les assassinats quotidiens de petits enfants.

Ce paradoxe "interpelle quelque part", comme disent les curetons du politiquement conforme.

Où la répression a des effets dissuasifs reconnus, et l'on ne voit pas pourquoi on l'applique aux sauveteurs et non aux crapules des gangs ethniques.

Où elle est sans effet, et l'on ne voit pas au nom de quoi on persiste à frapper les opposants pacifiques à une loi mortifère et à épargner les voyous.

Où l'Etat est capable d'imposer par force le silence devant les abattoirs humains, et, dès lors, il doit être capable d'imposer par force le respect

de l'ordre public dans les écoles, lycées et collèges.

Où il ne se sent pas fondé à imposer le respect de l'ordre républicain aux rejets de l'invasion barbare, et, dès lors, on ne voit pas au nom de quoi il s'autorise à accabler des Français qui ne veulent que défendre l'avenir de la race.

Ce simple rapprochement suffit à éclairer le "problème des banlieues sensibles, de la jeunesse en détresse, de la violence en milieu scolaire, de l'insertion" et autres balançoires à la mode.

La vérité, c'est que l'Etat a peur.

Il a peur d'une meute de fauves qu'il a laissé se constituer sur le territoire national, qui obéit à des instincts de sauvagerie que rien, ni les traditions, ni la culture, ni la religion, ni l'amour de la patrie, ni le respect de la famille, ni même et surtout la crainte d'un gendarme désarmé ne peut discipliner.

La question se pose donc aujourd'hui de savoir si l'Etat est en mesure d'assurer la sécurité des citoyens ou s'il est du côté des voyous contre les victimes.

En clair : Chirac est-il président de la République française ou Gauleiter de l'envahisseur ?

La question est de savoir si nous avons le droit moral d'entrer en Résistance contre l'occupant et ses kollabos.

Le texte que nous publions ici apporte un début de réponse d'un point de vue catholique.

DEFENDRE L'IDENTITE FRANÇAISE

Par Syllabus

Tu honoreras ton père et ta mère. Nous avons un devoir de piété à l'égard de ceux qui nous ont fait ce que nous sommes. Venant en ce monde, l'homme est, en effet, constitué, radicalement débiteur. Ce que nous avons, ce que nous sommes, nous l'avons reçu de notre famille, bien sûr, mais aussi de notre patrie, de

notre nation ; la patrie étant à la fois terre des pères et héritage (matériel, intellectuel, spirituel) que nous laissent nos aïeux. La nation ne se conçoit pas sans cet héritage mais elle a un caractère spécifiquement humain : l'ensemble des héritiers qui ont un lien par la naissance. Elle ajoute à la patrie la notion de

solidarité dans le temps et dans l'espace : la nation comme "communauté de destin". Du devoir exprimé par le quatrième commandement découle donc le droit naturel pour une nation de préserver son identité. En tant que catholiques français, nous avons ce devoir de piété filiale vis-à-vis de la France. "Notre patrie appelle la piété,



du Marigot

ayant tous les devoirs d'une mère", dit le R.P. Sertillanges. Il s'agit de la réalité française : ce que représente la France et surtout sa vocation. "La patrie est un bien commun divin", disait saint Thomas ; et si, selon Rivarol, la nation est "un vaisseau qui a ses ancres dans le ciel", une nation n'est pas ce qu'elle pense d'elle-même à un moment donné dans le temps mais ce que Dieu pense d'elle dans l'éternité.

On ne peut, en effet, affirmer que chaque personne a une vocation chrétienne sans affirmer dans le même temps que les communautés et les peuples, jusqu'aux nations, ont aussi une vocation chrétienne. Le cardinal Pacelli (futur Pie XII) le confirmait dans un discours sur la vocation de la France en 1937 :

"Les peuples comme les individus ont leur vocation providentielle. Comme les individus, ils sont prospères ou misérables, ils rayonnent ou demeurent obscurément stériles selon qu'ils sont dociles ou rebelles à leur vocation". Le futur Pie XII identifiait là la vocation de la France à sa mission religieuse, au christianisme.

Se pose donc aujourd'hui le problème du droit à préserver notre identité française, problème que le sociologue Jules Monnerot résumait ainsi : "Du fait de toute son histoire, de son passé, de sa civilisation où la religion chrétienne a un caractère constituant, la France ne peut voir l'installation massive de religionnaires de l'Islam sans remettre en cause son identité."

Compte tenu de la nature et de l'importance de l'immigration, il poursuivait (*Présent du*

29/4/91) : "Il va de soi qu'un seuil élevé d'immigrés menace le bien commun. La charge et le péril s'accroissent encore quand cet envahissement n'implique pas assimilation mais provoque choc des cultures. Une culture, au sens ethnographique et historique, ne peut absorber sans dommage pour son identité que des familles ou des individus au sens restreint. Si les deux conditions, invasion par des groupes ethno-historiques allogènes et ressortissants d'une autre culture et, de plus, invasion passive sont simultanément remplies, ce n'est plus de changement qu'il faut parler mais plutôt de changement irréversible. La culture atteinte, telle qu'elle avait été définie, n'existe plus.

Demandons-nous alors quel peut être le bien commun de la société française, le "bien commun" pouvant être défini comme l'ensemble des conditions extérieures à tous les citoyens pour le développement de leur vie matérielle, individuelle et religieuse.

Parmi ces conditions, les papes ont particulièrement insisté sur la prospérité et le rôle fondamental de l'ordre public.

La situation de l'immigration aujourd'hui en France nous oblige à constater qu'elle constitue un danger. Non seulement pour la prospérité mais aussi pour l'ordre public. Le pape Léon XIII déclarait : "Le bien commun de la société doit l'emporter sur tout autre intérêt. Car il est le principe créateur, l'élément conservateur de la société humaine. Tout vrai citoyen doit le vouloir et le procurer à tout prix

(*Notre Consolation*, 3 mai 1892).

Dans une formule raccourcie, le philosophe Marcel de Corte disait : "Le bien commun, c'est ce qui unit".

Toute maison divisée contre elle-même tombera. Toute famille, toute communauté, toute nation divisée contre elle-même périra.

Le maintien de l'unité est donc essentiel. "En cherchant à mêler, pour des raisons idéologiques ou temporelles, des communautés inadéquates les unes aux autres, séparées par des ruptures culturelles causées par un désaccord sur les valeurs fondamentales, on porte un préjudice essentiel...

On ne peut courir le risque d'intégrer dans une communauté des éléments hétérogènes qui entendent le rester et vont ruiner l'avenir de cette communauté. Ce serait commettre une faute grave contre le principe vital de cette communauté.

Pour nous, catholiques, le choix est donc clair : au nom du droit naturel de notre pays à préserver son identité, il est nécessaire aujourd'hui, pour le bien commun de la société française, de stopper l'immigration.

Et formons le vœu que puissent être mises en œuvre, au plus vite, en ces temps décisifs pour la survie de notre pays, les mesures politiques indispensables.

Que la France, en ce 1500ème anniversaire, se rappelle son baptême sous Clovis.

Grâce auquel elle a eu plus tard son Charles Martel.

"Point", du "Figaro" et du "Nouvel Observateur". "France-Inter" n'a rien eu puisque c'était un "prix de la presse écrite".

PAS RACISTE



Si l'on excepte deux voitures brûlées (la routine), l'assassinat d'Hathim, "puni" à coups de poignard pour avoir volé des gants, n'a pas provoqué d'incidents dans la Cité pourtant "sensible" de Garges-lès-Gonesse. Les assassins s'appellent Kamel et Abdel.

MARSEILLAIS



Un Marseillais, Marius Pipeau, a été arrêté pour trafic d'héroïne. Vérification faite, ce Marseillais ne s'appelait pas Marius Pipeau mais Karim Bechichi. Dans le coin, c'est plus courant.

MARSEILLAIS II



Bechichi a été identifié grâce à l'arrestation d'un de ses rabatteurs, un clandestin algérien, Mohamed Saïdi. Le drame, avec les Marseillais, c'est qu'ils emploient de la main-d'œuvre étrangère non déclarée.

MARSEILLAIS III



Un autre Marseillais, Monsieur Rami, a été arrêté également pour trafic d'héroïne. Il a été dénoncé par une de ses clientes prostituées. Vérification faite, ce Marseillais ne s'appelait pas Rami mais Mohamed Tosati. Tosati, c'est pas italien, ça ?

MARSEILLAIS IV



Un Marseillais a été arrêté, lui aussi, pour trafic de drogue. On ne sait pas son nom (ni marseillais, ni autre) puisqu'il a avancé une douzaine d'identités différentes. Ce qu'on sait, c'est que ce Nègre, arrêté en possession de cin-



quante grammes d'héroïne, était sorti des Baumettes depuis moins de dix jours et que, ne sachant pas d'où il venait, on n'a pas pu l'y renvoyer.



MARSEILLAIS V

Un Marseillais de 39 ans a été

condamné pour violences. Pour toute explication, ce Marseillais a expliqué qu'il "carburait à cinquante pastis par jour, sans compter la bière et le vin". Au moins, on est sûr que Lahouari Bahi n'est pas un fanatique islamiste.



MARSEILLAIS VI

Bahi, qui a "massacré" un CRS à

coups de crosse de fusil, a ajouté, toujours pour sa défense, qu'il se soignait en prenant des cachets "pour les nerfs". Il a donné le nom des cachets mais on ne le répètera pas, pour ne pas faire de contre-publicité au fabricant.



MARSEILLAIS VII

Un Marseillais a été arrêté pour avoir

bouché le conduit d'aération d'une cuisine avec des gravats. Bilan : trois morts par asphyxie. Le Marseillais bricoleur s'appelait Ahmed Ben Mekma.



SOLEIL

La photo "de classe" qui accompagnait

cet entretien montre l'infirmière en compagnie des bambins dont elle a la charge. De jeunes Marseillais, dont la bonne mine témoigne que, dans cette ville méridionale, le soleil tape fort.



EXPLOIT

A Grigny, Eric, "instituteur des

valeurs républicaines", comme il aime à se présenter, est très fier de n'avoir "été frappé qu'une fois en quinze ans". Du coup, "Le Parisien" publie la photo du phénomène. Ça vaut ça, en effet.

Autres Nouvelles

RIEN DE NOUVEAU SUR LE FRONT DE LA PRESSE COCHONNE

Offensive hivernale contre la droite nationale. Face au Front national, comme toujours, le front bas, la bêtise à front de taureau du Front ripublicain.

Dans "l'Immonde", une lettre de Laurent Schwartz. Apologie du criminel de guerre et traître stalinien Boudarel dépeint comme un saint homme, intelligent, humaniste, critique, sensible (la propagandastaffel attribuait les mêmes qualités à Heydrich, la beauté en plus...).

Boudarel, géolier et tortionnaire des soldats français lentement assassinés dans le Goulag vietnamien du sinistre camp 113, est opposé au "truand Tournier" (sic).

L'article est une ignominie, une petite crotte déposée sur le tombeau des victimes d'Oncle Ho. Chaque mot pue.

Disons simplement que, si quelqu'un parlait des camps nazis, des kollabs nazis et des kapos tueurs de juifs dans les termes usités par Schwartz pour évoquer le Goulag viet et ses fonctionnaires de la mort, assassins de soldats français, il se retrouverait directement en prison...

Pour Schwartz, le Français est coupable, forcément coupable. Même (surtout ?) quand il est victime.

Dans "Le Monde" toujours, deux articles au petit goût de dinde de Noël médiatique. L'ineffable "Cheu-Cheu" Chombeau (qui agrmente le style Biffaud d'un je-ne-sais-quoi de niaisieux, dans le genre

femme Barbara Gourde) s'emporte contre l'inspecteur Gaudino. L'effroyable "fâchiste" a osé préfacier le livre de Samuel Maréchal, directeur du FNJ.

Crime inexpiable qui permet d'insulter à loisir l'homme dont les enquêtes ont fait tomber les politiciens socialistes voleurs et corrompus (signe de la complicité des petits flics stalinoïdes, la même accusation sera reprise, dans une émission de Dechavanne pour déconsidérer les travaux de l'inspecteur sur la pourriture socialiste).

Dans un autre article, Cheu-Cheu, abasourdie, découvre que le Front a une politique sociale. On croit qu'elle va s'évanouir, mais elle se reprend : il ne peut s'agir, évidemment, que de récupération politique. Pour Cheu-Cheu, la gauche a le monopole du cœur. Elle seule aime les pauvres. Elle les aime même tellement qu'en dix ans elle en a créé trois millions de peur de manquer. Dans "La Vie" ex-"catho", torchon encore lu par quelques gâteux conciliaires, un dossier dénonce les "intégrismes". L'article célèbre le modernisme, l'avortement, la laïcité, le communisme ; mais attaque le catholicisme de tradition et la vraie foi.

Dans "Poubelle Obs" un autre article contre les catholiques. François Reynaert l'a délicatement intitulé "Canonique ta mère" (essayez donc "Rabbinique ta mère", on en reparlera devant la XVIIe...).

Dans "L'Excrément du jeudi", un article sur Jean-Louis André, maire de Beaucaire. Le malheureux RPR est suspecté de racisme parce qu'il a constaté, fin comme l'ambre, qu'il y avait de plus-en-plus-trop-d'immigrés.

Dans "Faux-Témoignage Chrétien-sic", une apologie des voyous de Ras l'Front, organisation qui s'est illustrée par des actes de violence, au nom de la "démocratie en danger". Nos faux témoins en profitent pour placer l'éternel couplet sur le "devoir de mémoire" et exigent "un rappel de l'histoire".

Rappelons-leur donc le génocide vendéen, les deux cents millions de victimes du communisme, les massacres de l'Épuration, bref, tout ce à quoi, depuis deux siècles, la gauche n'a cessé d'applaudir.

Dans "Télérama", même son de cloche. Appels au meurtre en sus, avec un bon coup d'archet sur le violon des sanglots pour nous faire pleurer sur les prétendues menaces reçues par une belette gauchiste.

Bref, dans toute la médiacratie, les mêmes clapotis baveux, les mêmes fantasmes, les mêmes clowneries (gardons le "L" pour rester poli), les mêmes lamentations de politiciens véreux et de journalistes aux ordres.

En somme, rien de nouveau sur le front de la presse cochonne.

H. de F.



Et c'est ainsi

par ADG



GRAND CHOSIER :

LE RETOUR

-Revue de bétail

-Programme

pour la nouvelle année

--Massages personnels

-Grandeur consécutive

des amis.



irréprochablement stables ; nulle mue n'en affectait la forme gracieuse ; aucun gigantisme ne menaçait ses pavillons. Certes, il y avait beaucoup à dire sur son nez mais, pour ce qui était des esgourdes, rien à signaler. Rassuré, il se tapait une nouvelle petite anisette Gras sans même attendre la kémie...

Eh bien, voilà-t-il pas qu'une communication du "**British Medical Journal**" nous apprend que quatre généralistes anglais, ayant examiné 206 patients âgés de 30 à 93 ans (je leur suggère de venir mesurer celles de **notre** Jeanne Calment...), non seulement ont déterminé que la taille moyenne de leurs trompes of Eustache était de 67,5 millimètres, mais encore qu'elles continuaient de grandir chez l'adulte de 0,22 millimètre par an. A qui se fier si on ne peut pas dormir sur ses deux oreilles sans qu'elles poussent subrepticement, et Cohen, chômeur depuis peu, doit-il aller faire Dumbo à Eurodisney ?

Maintenant, au tour de Joseph

Grec, autre énergumène qui, pour une raison qui lui est personnelle, déteste les cygnes (haïrait-il moins ceux d'Australie qui sont noirs ?).

Il n'est d'ailleurs pas rare de le voir, du côté d'Oloron, juché sur la palombière du capitaine Thon, guettant les vols de cygnes ou même relever leur piste afin de pratiquer un holocauste sur ces aimables palmipèdes ansériformes.

Aimables, t'as qu'à croire, et après ce que je viens d'apprendre, vous serez fondés à approvisionner le Joseph en chevrotines ramées : l'an passé, à Berwick-upon-Tweed, riante petite cité écossaise, des cygnes affamés ont arrêté des voitures et menacé des passants, au motif qu'appliquant les lois anti-pollution de l'Union européenne les brasseries locales ne déversaient plus dans la rivière, où les zoziaux avaient coutume d'hiverner, les résidus de malt dont ces infernales et dipsomaniques bestioles se nourrissaient.

En manque, les cygnes, et devenus violents ! Là encore, à qui se fier ? Prends ton fusil, Joseph, et n'oublie pas ta gourde pour boire !

Enfin, pour terminer, un mot sur le sieur Delaigle qui tient la rubrique musicale "Sans portée" avec la même vigueur que l'aborigène de Tasmanie tient la carotte sauvage : il apprendra avec l'usage qu'ici j'ai l'exclusivité des calembours. Alors, "Par-sifal la guêpe" et "Polichinelles dans le terroir", ça va une fois, mais qu'il ne réitère pas.

Et c'est ainsi que ces excellents amis seront grands.

Je sais : vous ne pouvez pas être partout mais, semble-t-il, vous me faites confiance. Je veille au grain, je garde le phare (après en avoir piqué un) et, surtout, je vous informe.

Sans moi, que sauriez-vous des changements d'altitude de l'Eve-rest, des mœurs de la grosse femme foulani, des instincts les plus secrets de la mouche (n'en déplaise à mon ami Marcel Pétron à qui j'adresse néanmoins tous mes vœux), de la manière d'économiser un timbre en janvier, de la nature vacuitante du tuyau, des méthodes de survie en Papouasie-Nouvelle Guinée, de la santé du cousin pauvre, des pratiques de l'ornithorynque et des dernières nouvelles du cannibalisme mondain ?

Rien, nib, que dalle. Et encore, vous n'avez pas tout vu : si On me prête vie, vous aurez droit cette année à une série passablement affriolante sur la vie sexuelle d'un tas d'animaux et de quelques amis lointains, à un manuel d'utilisation *vraiment* complet du maillochon, à la façon dont on peut carder un matelas pneumatique, vous saurez pourquoi mon cousin de Tours s'appelle Proust alors que je m'appelle Alain Fournier, les raisons qu'a le chien de Beketch de mordre son beau-père, bref, tout un indispensable Grand Chosier qu'il ne faudrait pas confondre avec un fourre-tout, ça non alors !

Pour aujourd'hui, nous survolerons d'un pied léger quelques matières inspirées par certains de nos collaborateurs (ou ex) les moins raisonnables.

Depuis des années, quand Jean-Pierre Cohen avait un petit coup dans le cornet, il interrogeait ses amis de manière anxieuse :

— Regardez mes oreilles, disait-il, ne sont-elles point en train de grandir ?

Et nous tous de nous esbaudir : non, ses feuilles de chou étaient



A DIEU, L'ABBÉ !

Fidèle à sa règle qui était de marcher en avant, l'Abbé Henri Mouraux est monté au ciel pour nous tirer sur le chemin où il s'épuisa tant à nous pousser.

J'avais fait sa connaissance voilà une vingtaine d'années à la suite d'un article publié dans "Minute" et où je rapportais je ne sais quelle sottise d'un cureton conciliaire.

L'abbé Mouraux, qui servait dans le même diocèse que l'ahuri, m'avait écrit pour avoir la confirmation positive du fait rapporté et demander quelques précisions supplémentaires. Je lui répondis et il utilisa ma lettre pour envoyer à son évêque, qui avait battu en doute mes informations, une missive dont il me fit tenir copie et où il était question de "prudence évangélique".

Je veux croire que l'évêque en question en devint plus écarlate que la soutane qu'il ne portait plus.

En échange, l'Abbé m'abonna à vie à sa lettre "Bonum Certamen". Magnifique exemple de journalisme catholique ne répugnant ni à la vigueur du propos, ni à l'humour, "Bonum Certamen" fut un des modèles du "Libre Journal" auquel, dès sa création, j'abonnai l'Abbé en retour.

Il continua de le lire jusqu'au mois d'octobre dernier où il me fit envoyer par sa dévouée et aimante cousine un petit mot pour me dire, sans ambages, avec la forte sincérité qui était la sienne, que nos petites préoccupations d'exilés ne l'intéressaient plus et qu'il s'était détaché du monde.

Son esprit était parti en éclaireur sur le chemin que son âme allait suivre. Je dois dire que je ne parviens pas à éprouver de tristesse à l'idée que l'Abbé Mouraux a rejoint sa vraie Patrie.

Il attendait cela avec une telle impatience, lui dont la devise fut "J'ai combattu le bon combat" et qui choisit, en guise d'adieu, de nous dire, comme la Petite Thérèse : "Je ne meurs pas, j'entre dans la vie !" Merci, l'Abbé, d'avoir existé. Merci d'avoir mené le bon combat.

Gardez-nous à votre côté une place dans la Vie. Nous y aurons bonne compagnie.

S. de B.

Autres nouvelles

LICRA: TOUT CELA EST BIEN TRISTE

Nous apprenons, à la lecture d'un article de Philippe Bataille, intitulé « Faut-il réformer la LICRA ? » et paru dans Le Droit de vivre (organe de la LICRA) novembre-décembre 1995 : les biens pénibles nouvelles suivantes qu'il nous faut cependant porter à la connaissance de nos lecteurs.

"A l'issue de notre dernier Congrès, j'avais initié, à la demande de Pierre Aidenbaum, les prémices d'une réflexion sur l'identité, l'avenir et les moyens d'action de notre Association. A l'origine de ces questions, la nécessité de comprendre le délitement

croissant de nos effectifs et le désarroi de nos adhérents.

(...)

D'une manière générale, se fait jour un besoin d'intégration dans la vie de la cité, en d'autres termes, la demande d'une LICRA politique.

(...)

Voilà plus d'un an que nous le disons, voilà plus encore que d'aucuns ont souligné la crise d'identité qui traverse notre Association et le flou qui entache ses prises de position.

Ni groupe de pression, ni mouvement de masse, la LICRA serait-elle une association démodée, à bout de souffle, irréformable, à l'image de la société française ?

En un mot, une association bloquée ? (...)

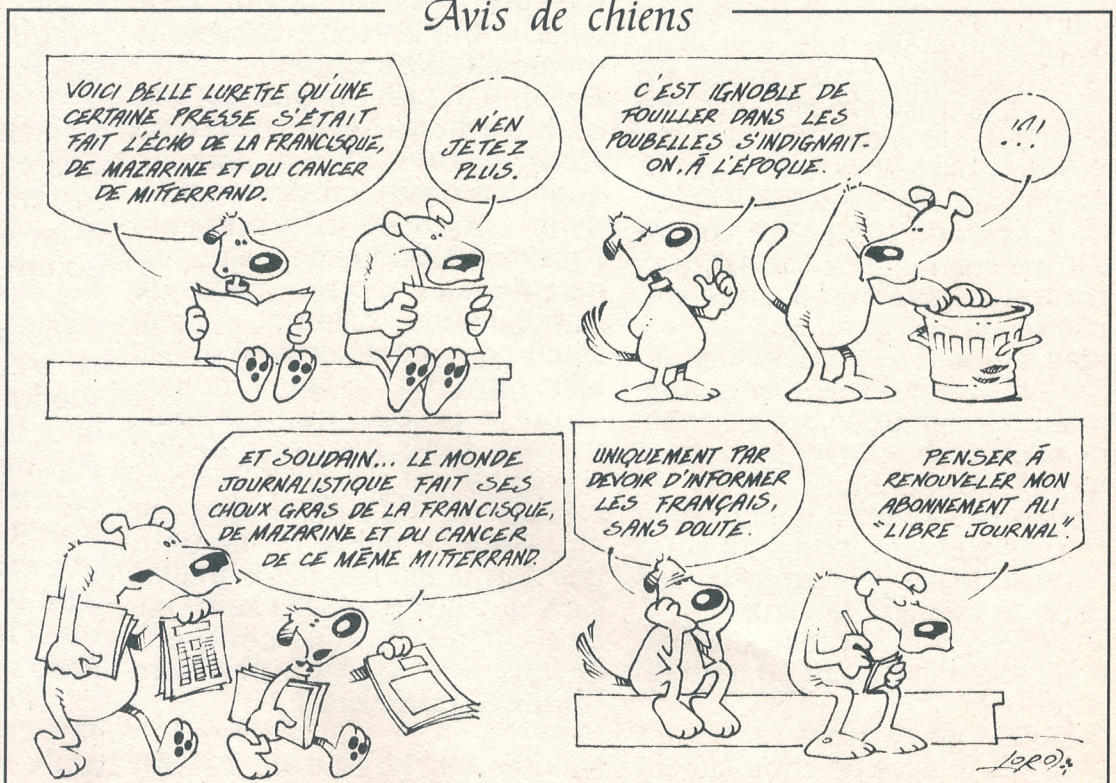
Nous marchons sur la tête !

A quoi sert d'applaudir aux condamnations de Le Pen ou de ses thuriféraires alors que, dans le même temps, il occupe le champ politique et que nous donnons dans les prétoires le spectacle de ce couple stérile (raciste/antiraciste) qui danse à n'en plus finir une valse funèbre ?

A quoi sert une mémoire si elle n'est que rumination obsessionnelle ?

A vrai dire, c'est un peu la question qu'on se pose depuis un moment, voyez vous...

Avis de chiens



Document

Un intellectuel se réveille

Nous croyions les intellectuels endormis : en voici un qui se réveille. Il s'appelle Claude Imbert, il est directeur du *Point*, un hebdomadaire proche de l'actuelle majorité.

M. Imbert est un éditorialiste talentueux et affable, un homme charmant qui a présentement beaucoup de soucis car, foncièrement honnête, il ne peut plus dissimuler une vérité grosse comme une montagne qu'il a découverte, une vérité qui le travaille depuis des mois, voire des années, et qui devient tellement évidente aux yeux de tous que personne, pas même lui, ne peut plus cacher.

Ainsi, il fait l'aveu, le 30 décembre 1995, d'un événement d'une portée considérable : tout simplement de l'écroulement intellectuel de la tradition républicaine. Je le cite : "...du Progrès, celui des "Lumières", les bien nommées, lesquelles vacillent et plongent, à leur tour, dans l'obscurité la fille aînée des "Lumières" qu'est encore la France".

Cet aveu constitue la déroute de l' "Universel", cette convergence de doctrines laïques de l'Occident, à partir du Moyen Âge, qui a voulu tout simplement substituer l'Homme à Dieu, la Raison à la Foi et la Matière à l'Esprit : une seule nation, une seule race, une seule république étendue au monde entier, une république "universelle" qui remplacerait de façon pratique, matérielle, physique, le précédent universalisme, spirituel celui-là, celui de la sainte Eglise catholique (catholique

signifiant universel).

Ce second millénaire s'achève donc dans la déconfiture de la "génération morale", de ces escrocs à l'humanitaire qui se veulent donneurs de leçons, de ces syndicalistes rapaces qui tentent de se faire passer pour des miséreux.

C'est la faillite d'Ernest Renan, ce dynamiteur, cet esprit faux qui écrivait : "L'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race ; il n'appartient qu'à lui-même, car c'est un être libre, c'est-à-dire un être moral." (*)

Jean-Jacques Rousseau, l'auteur du *Contrat social*, était donc un songe creux doublé d'un pervers qui a fortement contribué avec sa "vertu" à la fiction d'une république "morale" qui prendrait et qui a pris, qui s'est emparé de la France traditionnelle, catholique, terrienne, avec son roi et sa reine, ses provinces, ses usages, ses coutumes, ses lois ; aujourd'hui, cette marâtre achève son œuvre de mort sous le masque du mondialisme.

Ainsi la République qui se dit la France n'est pas la France : fondée sur un mirage, une rêverie de philosophes, une mystification, elle n'en est pas moins bien présente, bien réelle et risque même, en s'effondrant, de nous entraîner dans son naufrage.

Que faire ?

Oui, que faire dans ce marasme ? Quelle attitude adopter pour s'extraire de cette folie du monde actuel ?

Le remède est simple, tellement simple qu'il risque de rebuter

nombre de lecteurs : le remède, c'est de se détacher de cette tornade dévastatrice qu'est l'Etat dit moderne, de lui tourner le dos pour retrouver un mode de vie à la dimension réduite de chacun, à la dimension humaine, à notre dimension.

Le remède est tout simplement ce qui hante le cœur de bien des Français d'aujourd'hui mais qu'ils n'osent pas réaliser. Le remède, c'est tout simplement "une chaumière et un cœur", c'est le retour à une France encore proche, maintenant disparue, qui était la France parfaite, la France chrétienne, paysanne, composée de gens modestes, sans prétention, qui étaient autrefois égarés lorsqu'ils perdaient de vue le clocher de leur village, cette maison de Dieu.

Le remède, c'est donc le refus du mondialisme universaliste, ce bouillon de sorcière nauséabond, et le retour à la maisonnée joyeuse et prolifique qui était le mode de vie des peuples qui constituaient la France pendant mille trois cents ans et qui fit de notre patrie la première puissance européenne.

Laissant là la politique à ceux qui veulent bien s'en occuper, c'est leur affaire, songeons donc à la nôtre qui consiste principalement à s'extraire, tant qu'il en est encore temps, de ce mortel tourbillon.

Merci, monsieur Imbert, de nous avoir éclairé le chemin.

Michel d'Hyerres

(*) Cité par Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Pluriel, p. 213.

Il faut une belle fraîcheur d'âme pour accuser quelqu'un de violer ce qui n'existe pas. En 1981, Mitterrand dit à son médecin : « Moi, je ne suis pas Pompidou. Je veux que l'on dise tout. Pas le moindre secret ! » La seule question reste donc de savoir si ce qui est dit est vrai ou faux. Le médecin dit : « On a menti, c'est tout faux ». Il révèle un mensonge et ne viole donc pas un secret que son patient lui avait fait lever. Pourquoi ce tintamarre ? C'est pourtant clair. Jusqu'à ce jour, le « secret médical » devait protéger la vérité. Depuis Mitterrand, il sert institutionnellement à couvrir le mensonge. J'ai toujours observé Mitterrand avec intérêt. Ce débit assez lent, ces mots surveillés, contrôlés, ces petites phrases apprêtées, ce comportement peu naturel, ce manque total de spontanéité, tout laissait transparaître le calcul et les arrière-pensées. On sait qu'il avait fait limer des incisives un peu pointues dont Pierre-Jean Vaillard disait qu'elles évoquaient « Dracula chez les jésuites ». Arletty, qui avait rencontré Mitterrand au festival de Cannes en 1956, disait : « Il avait une belle gueule de faux croupier dont on attendait qu'il dise : "Faites vos jeux, rien ne va plus" ». « Dans mon pays, racontait aussi Arletty, on disait des gens qui, comme Mitterrand, battent sans arrêt des paupières : "Ils pilpulent"... Ce n'était pas considéré comme un signe de grande franchise. Je dois dire que, pour mon compte, je lui ai toujours trouvé une tronche un peu faux-cul. »

Il faut être juste. On me dit que François Mitterrand était très fidèle en amitié. Ça, c'est très bien. Et puis, son refus d'accuser la France de 1940, ça aussi, c'est très bien. Ça n'arrange pas le papier du pauvre Chirac.

Strategies

par Henri de Fersan

CARA AL SOL ARGENTINA

(première partie)

Des pays sud-américains, l'Argentine est probablement le plus européen. Les Espagnols et les Italiens y représentent près de 82 % de la population et il y a plus de citoyens français que d'Amérindiens (35 000 contre 30 000). L'Argentine est vaste et sous-peuplée, 2 766 889 km² en comptant les Malouines, la Géorgie du Sud et les îles Sandwich du Sud occupées) pour une population de 33 millions d'habitants. Pays délaissé par l'Espagne, qui préférait les richesses aurifères du Pérou, argentifères de la Bolivie et les émeraude de Colombie, l'Argentine avait encore en 1939 un niveau de vie supérieur à l'Allemagne, époque révolue des barons de la viande, du cuir et des peaux. L'armée argentine, d'inspiration allemande, a toujours joué un grand rôle dans la vie politique du pays. Ainsi, le décret du 27 novembre 1943 amène au poste de ministre du Travail un jeune colonel ambitieux, ouvertement pro-allemand, grand amateur de lycéennes et flanqué d'une épouse démagogue et d'une belle-

mère maquerelle : Juan Peron.

Arrivé au pouvoir le 24 février 1946, il est renversé par son armée le 16 septembre 1955 par le général d'artillerie Eduardo Lonardi, lui-même renversé dès le 13 novembre par le général Pedro Aramburu, qui sera assassiné par les maoïstes en 1970. L'armée argentine est coupée en deux : les péronistes tiennent l'infanterie, les antipéronistes la marine et les blindés. Le pouvoir revient aux civils en 1958 mais, le 28 juin 1966, un autre putsch place au pouvoir le général Juan Carlos Onganía. Destitué en 1970, le général sera remplacé par le général Roberto Livingstone, lui-même renversé le 22 mars 1971 par le général Alejandro Lanusse qui réinstalle les élections libres en 1973.

Le résultat ne se fit pas attendre : le terrorisme marxiste prit une telle ampleur que l'ERP (Armée révolutionnaire du peuple), version argentine des Khmers rouges, voulant exterminer 8 millions d'Argentins, tentera de prendre le contrôle du pays. Face à eux, l'Alliance

anticommuniste Argentine supplée aux efforts de l'armée. La bataille de Buenos-Aires de Noël 1975 voit la victoire des loyalistes. Pourtant, l'anarchie perdure sous la présidence de Maria Isabel Peron, la troisième femme du "Pocho".

Le 24 mars 1976, le général Jorge Rafael Videla, homme profondément catholique, renverse la présidente et, avec l'aide du général Bussi, liquide les marxistes et leurs complices, y compris deux religieuses françaises. A ce sujet, l'ambassadeur de France de l'époque déclara en privé (carrière oblige) que leur culpabilité était évidente.

Malade, Videla laissa sa place au général Roberto Viola, qui resta au pouvoir du 29 mars au 11 décembre 1981. Il fut destitué et remplacé par le général Leopoldo Galtieri. Après des incidents en 1974 et en 1976, des ferrailleurs argentins libérèrent, le 18 mars 1982, la Géorgie du Sud, occupée illégalement depuis 1831.

Le lendemain, les Britanniques les délogèrent. La guerre des Malouines commençait...



Le journal de Séraphin Grigneux,

« Homme de lettres »

par

Daniel Raffard de Brienne

Le 10 janvier 1996

Cela fait deux jours qu'avec accompagnement de longs sanglots violonesques et coups de trompettes nasales la télévision nous donne un concert non-stop d'éloges posthumes à la gloire de feu Mitterrand. D'une voix mouillée vibrante de trémolos, tout le monde y va de son couplet laudatif. Les proches du défunt, sauf les suicidés, bien sûr. Même Tatïe Danièle et le gros Hanin. Et les vieux compagnons de route, si souvent maltraités mais pas rancuniers. Et aussi ceux que l'on croyait ses adversaires : Super-Chirac, Ballamou, Juppètesec, Léotard (pas l'acteur, l'autre), tous allongent une mine éplorée pour proclamer les vertus du père de Mazarine.

Rousseau avait raison : l'homme est naturellement bon. Surtout quand il est mort. A écouter les chantes de sa gloire, Mitterrand était même exceptionnellement bon. Et grand. Et chrétien, si l'on en croit les curés ; le bougre cachait bien son jeu. D'ici que le Vatican nous béatifie Mitterrand le catholique à la place de

l'Isabelle du même métal... On dit que Montaldo va envoyer au pilon son *Mitterrand et les quarante voleurs* et publier un *Mitterrand et les sept vertus*.

Si Dieu existait, il devrait ressusciter l'ermite de Latché et le renvoyer à tous ces gens qui le pleurent. Ils seraient ravis.

Le 13 janvier 1996

La cote de popularité de feu Mitterrand grimpe si fort qu'elle dépasse, et de loin, des sommets dont le grand homme n'aurait même pas rêvé de son vivant. Un ami bien informé m'assure que Juppé, très impressionné par cette envolée posthume, presserait Chirac de se laisser enterrer. Chirac hésiterait.

Le 15 janvier 1996

Que restera-t-il dans la mémoire populaire des bienfaits et des gloires du siècle de Mitterrand ? Certainement l'essor des arts dont de prestigieux monuments perpétueront le souvenir. Qui ne pensera à Mitterrand, à son goût si sûr, et à son raffiné conseiller Jack Lang, en contemplant des chiens en train de compisser

les Colonnes de Buren ? L'élan donné aux arts par le défunt ne s'est pas brisé après sa retraite. Un certain Scott Sullivan fait partager, dans *Newsweek*, son enthousiasme ambigu pour une magnifique exposition du Centre Pompidou sur "Féminin-Masculin, le sexe de l'art". L'auteur hésite, par décence dit-il, à décrire ou même nommer la plupart des œuvres exposées dans des sections "consacrées au transsexualisme, à la perversité polymorphe, au voyeurisme et à l'inceste". Il s'emballe tout de même pour ces "rares (œuvres) à atteindre une beauté bizarre et entêtante (que) sont les Piss Flowers (littéralement : "Fleurs de pisse") dentelées d'Helen Chadwick, créées à partir de moulages des traces faites par un homme et une femme urinant dans la neige".

L'ère chiraquienne commence bien. Le Martien des Lettres martiennes avait sans doute raison de penser que Chirac faisait ramasser les déjections canines dans les rues de Paris à seule fin de les exposer au Centre Pompidou.

Bévues de Presse

par Michel Blanzat

LE GUERRIER DE L'ARC-EN-CIEL TRICOLORE

« Sa longévité mythologique d'homme public s'enracine dans un parcours qui embrasse presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel de la politique tricolore. » Jean-Marie Colombani, *Le Monde*, 10 janvier 1996.

C'EST LA MEILLEURE

« Le meilleur, ce fut d'abord que, sous son double septennat, le pays a continué d'avancer à un rythme rapide, trop rapide même pour certaines catégories sociales laissées au bord de la route. » Jean-Marie Colombani, *Le Monde*, 10 janvier 1996.

PLUS RIEN A PERDRE POUR LA FILLE DE SES PROPRES ŒUVRES

« La France se retrouvera, après cette brève période de deuil, comme en manque, orpheline d'elle-même. » Jacques Attali, *Le Monde*, 11 janvier 1996.

LOUCHE

« Je regarderai toujours de face le double visage de François Mitterrand. » Edgar Morin, *Libération*, 19 janvier 1996.

DECHIRE AUTOUR

« Plongé dans une crise majeure depuis quatre mois par le déchirement de ses membres autour de l'élection de son grand accouchement aux forceps pour retrouver son idéal. » François Devinat, *Libération*, 20 janvier 1996.

POUSSIÈRE SUR LE SEUIL DU TROISIÈME

« Patrick Kessel voulait secouer la poussière du GODF pour lui rendre sa place de force agissante au seuil du troisième millénaire. » François Devinat, *Libération*, 20 janvier 1996.



Devoir de Mémoire

Intelligentsia et Bolchevisme (III)

Imaginez le petit village de Blémont, théâtre du roman de Marcel Aymé *Uranus*, non plus en 1946 mais en 1966... Archambeau serait devenu gaulliste, comme tout le monde, aurait été pour l'Algérie française, puis contre l'OAS. Gagneux aurait quitté le parti en 1956 après Budapest. Il aurait enfin un logement pour sa famille et serait un socialiste proche de Guy Mollet. Il travaillerait à l'usine et serait plus préoccupé par ses conditions de travail que par la solution violente et, en 1984, Gagneux serait l'un des premiers Blémontois à glisser dans l'urne un bulletin FN.

Et Jourdan ? Il serait devenu marcusien. L'intellectuel marxiste n'aime pas la vie ; il aurait haï cette ville, ses habitants chaque jour plus heureux, mieux nourris, mieux soignés, les lendemains chantant sans la révolution. Plus instruit, donc moins enclin à la bestialité, le peuple se détourne du communisme, régime où se côtoient intellectuels morbides et défavorisés manipulés et constamment mis sous pression. Il en voudrait à mort aux millions de Gagneux de ne pas entrer dans son jeu, dans une logique de destruction, de messianisme de la trinité diabolique.

Et Jourdan ne comprend plus pourquoi l'*Internationale* fait éclater de rire son ex-camarade de parti. Il est vrai que le damné de la terre a sa voiture et le forçat de la faim son réfrigérateur... Piégé par son intégrisme intellectuel, il ne comprend pas qu'il va à contresens de l'Histoire. Soudain, dans son cerveau malade, l'illumi-

nation : l'éducation a rendu Gagneux "fasciste", en a fait un *chien de garde du patronat*, comme le disait Alain Geismar ; et, donc, il faut détruire l'éducation, maintenir le peuple en état de misère et d'inculture pour en faire un parfait révolutionnaire, l'avilir, faire appel à ses plus bas instincts : le sexe, la violence, la haine, le rabaisser à l'état animal. Seulement, pour faire la révolution, il faut des troupes d'assaut, fanatisées par la propagande et la misère, des gens qui, n'ayant plus rien à perdre, auront cette soif de détruire recherchée par le marxiste Marcuse, trouvant de nouveaux Candide prêts à troquer l'or de leur personne contre les verroteries intellectuelles : les immigrés, déracinés et attirés en France, voire sérieusement exploités, par un patronat irresponsable et frileux, totalement réactionnaire et préférant une main-d'œuvre pléthorique et sous-payée — proie facile pour les syndicats politiques et un fatras de nouveaux Néron souhaitant chanter du rap devant Paris en flammes — à une saine modernisation ; et également les marginaux et les délinquants partageant avec le marxiste cette même haine de la société et des composants. Puisqu'il refusait de collaborer, le prolo entraînait dans la logique stalinienne "Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi". La fracture s'amorça : si Jourdan avait eu 25 ans en 1968, il serait devenu trotskyste ou maoïste, aurait milité à la LCR ou à Révolution prolétarienne, aurait soutenu Ho-Chi-Minh et Pol-Pot, rêvé aux "exploits" de l'Internationale

rouge (Action directe, CCC, Bande à Baader, Brigade rouge, ETA, IRA), puis rallié le PS en mai 81. Mais si ! Mais si ! N'est-ce pas, Dray, Désir, Geismar, Cambadélis et consorts ?

Et tout colle, tout ! Et qui retrouve-t-on à la tête de l'Education nationale ? Et qui contrôle la justice ? Et la police ? Et qui a instauré l'apartheid anti-Français ? Car, attention, nos petits foulards rouges ont troqué la grosse laine contre le cachemire et la soie ; ils sont devenus de gras messieurs en costume, l'Establishment. Plus bourgeois que papa, amateur de caviar plus que de lentilles. Chassez le naturel, il revient au galop : dans les salons de Passy ou du Faubourg Saint-Honoré, il ne fait pas bon avoir de la terre aux souliers ou du cambouis sur les mains ; et qui sont nos gauchistes, sinon des fils à papas en mal de conflit des générations ? L'extrême gauche n'a jamais été un mouvement populaire : c'est une caste intellectuelle ; ce que n'est pas l'extrême droite, héritière des jacqueries paysannes désorganisées et, donc, incapables d'arriver au pouvoir à moins d'être encadrées par des nobles. La différence entre le gauchisme et le droitisme est celle existant entre perversion mentale et manifestation de colère ; entre le petit idéologue amateur de grandes phrases pompeuses, de valeurs abstraites, d'utopies délirantes, et le brave commerçant outré par le désordre, pensant surtout à la sécurité des siens et de ses biens ; Krivine et Poujade, Lalonde et Goustat...



Lettres de Bretagne

Violence à l'école

En cette fin d'année 1995, j'ai lu dans mon quotidien régional que des parents ont porté plainte contre un instituteur coupable d'avoir filé une taloche à leur fils.

Ils demandent en outre des dommages et intérêts, lesquels, s'ils étaient accordés, seraient versés sur un compte ouvert au nom de l'enfant.

L'instituteur est cité à comparaître.

Donner une baffe à un galopin, c'est très grave. C'est porter atteinte aux sacro-saints "droits de l'enfant", création récente qui s'ajoute aux autres "droits de l'homme", "droits de la femme", "droits à la différence.

Je ne lis jamais : "devoir"...

Alors que j'étais écolière, ma mère me demanda un jour de lui rapporter un pâté de campagne.

Ce pâté ne venait pas de chez le charcutier. C'était un marchand de cochons qui, de temps en temps, tuait une bête. Le pâté qu'il faisait était très apprécié. Il le préparait exactement comme on le faisait à la ferme quand on tuait le cochon. C'est dire !

FRANCE PITTORESQUE



"moissonneurs en Bretagne au XIX^e Siècle"

La maison du marchand était aussi un "tavarn chistz" (un bistrot à cidre). C'était là, devant "ur chopinad" (une chopine) offerte par le vendeur qu'était payé le cochon acheté "er marhad moh" (au marché au cochon).

Un peu avant deux heures, je suis dans le bistrot. Je viens faire ma commande. Je la prendrai à la sortie de l'école. Il y a là une fillette de six ou sept ans qui pleure et qui pleure... Elle hoquette en s'essuyant les yeux. "Maman... Maman... Je..." Après, je ne comprends que "lotte".

La maman n'a pas l'air de s'émouvoir le moins du monde devant ce déluge de

larmes. Je me penche vers l'enfant et je lui demande pourquoi elle pleure. Elle ne veut pas aller à l'école ?

– Si... Je veux... Mais je veux... changer ma culotte !"

– Pourquoi donc tu veux changer ta culotte ? Tu l'as salie ?

– Oui, sûr ! répond la maman.

La petite fille continue de plus belle à pleurer. Je me penche

de nouveau :

– Mais pourquoi donc faudrait-il la changer maintenant, ta culotte ? Juste avant d'aller en classe ?

– Parce que... parce que... quand la maîtresse... elle va... elle va me donner... la fessée...

Et voilà ! La gamine s'attendait à recevoir la fessée. Elle l'acceptait d'emblée mais, pour la recevoir, cette fessée, elle voulait une culotte toute propre.

A cette époque, les enfants ne revendiquaient pas.

Il n'y avait pas les droits de l'enfant. Il n'y avait que les "devoirs".

Et même les devoirs à faire à la maison...

G.F.



Entretien Courtois avec A.D.G

" En Nouvelle Calédonie, on a créé une bourgeoisie canaque indépendantiste qui s'entend comme larrons en foire avec la bourgeoisie blanche pour faire du gras."

L'année dernière, vous annonciez ici-même la parution prochaine d'un livre sur Jacques Lafleur, député de Nouvelle Calédonie. Nous avons eu beau scruter les vitrines des libraires, nous n'avons rien vu venir... Qu'en est-il ?

Le livre existe, il est écrit, je l'ai même terminé il y a un an pile, mais il a connu deux "fortunes" d'édition : "Le Rocher" qui me l'avait commandé a pris peur devant les probables réactions procédurières de mon "sujet", lequel était paradoxalement mon suzerain puisque l'ouvrage était titré "Lafleur, roi de Kanaky" et a renoncé à sa publication. Un deuxième éditeur attendait des concours extérieurs pour faire face à ces réactions et elles ne sont pas venues. Le bouquin est donc en *stand-by* pour l'instant.

D'autres projets ?

Je viens de terminer l'écriture d'un gros scénario de cinéma, "Cameron" qui relate le célèbre et pourtant méconnu haut-fait de la Légion étrangère au Mexique en 1863 et je vis actuellement dans les bois afin d'en avoir davantage à toucher pour que ça marche et que ça se tourne. Vivre dans les bois m'est d'autant plus facile que je suis chômeur en tant que journaliste depuis mon licenciement "économique" de "Minute" en mars dernier.

Si on en parlait ? J'ai eu comme l'impression que vous mettiez des guillemets à "économique"...

Je veux... Il est tout de même frappant que dans la même charrette que moi figurait Philippe Colombani, dit Aramis,

"rédacteur en chef occulte" à qui cela n'a d'ailleurs pas porté chance puisqu'il vient lui-aussi de recevoir un coup de pied au susdit, "ADG est trop proche de Le Pen". Je remarque enfin que mon ami Jean-Pierre Cohen, dernier

sonne ne l'écrit". Triste fin pour une grande aventure, même si on annonce qu'on va encore changer la formule du journal, bref, faire la même bêtise que Beketch.

Vous n'avez pas honte de dire cela dans son propre journal ?

Ni honte ni peur. Je suis son associé dans l'affaire bien que je préférerais de beaucoup être son salarié. Depuis vingt-cinq ans que je connais Serge, je ne me suis jamais privé de lui dire quand il faisait des conneries. Autant dire que j'ai passé un quart de siècle à l'engueuler. D'ailleurs, pour ce qui est du "Libre Journal", j'en profite pour présenter tous mes vœux aux lecteurs : qu'ils aient beaucoup d'argent en 1996 et qu'ils nous en donnent un peu.

Vous continuez "Et c'est ainsi" sous la même forme ?

Affirmatif, c'est ce qui m'amuse le plus. En revanche, écrire des articles politiques ou d'actualité me navre l'âme et me donne des ampoules aux doigts et j'ai également demandé à SDB de dégraisser le "Fidèle au poste" -un lourd baigneur qu'il m'avait refilé- parce que tant que la parution du "L.J" sera aussi chaotique, il est impossible de suivre les programmes en pré-critique. De plus, quand nos lecteurs liront cet entretien, je serai en Nouvelle Calédonie... Difficile de suivre. "Fidèle au poste"



comme moi élu au Conseil national du F.N. Qu'on m'avait sucré auparavant tous les reportages parce que, *dixit* un zigoto baptisé

survivant de la vieille garde de "Minute" vient lui-aussi d'être remercié. La devise de "Minute" aujourd'hui, c'est "Penciolelli, mais plus per-



sera donc réduit à une page au lieu de deux.

L'année 1995 était le cinquantenaire de la "Série Noire" dont vous êtes un des auteurs français les plus connus. Vous n'avez pas été très fêté, non ?

Non. Cela tient à deux raisons excellentes : je n'ai pas donné de bouquin à la "Série Noire" parce que je la trouve actuellement politiquement suspecte et ils ont fait l'impasse sur moi - en particulier en ne me rééditant pas - parce que je suis politiquement incorrect. Mais ça peut s'arranger en 1996... Pour peu que chacun d'entre nous y mette un peu du sien.

Parlons maintenant d'un sujet douloureux : le tome 2 du "Grand sud" ?

C'est tellement douloureux que je me demande si je ne vais pas vous virer, mon petit gars ! "Le grand sud" a été un gros tirage en librairie et même son édition en "Livre de poche" est actuellement épuisée. Pas autant que moi à l'idée de m'y remettre, bien qu'il y ait déjà une centaine de pages déjà écrites. Mais j'accumule toujours la documentation, j'y pense, je mûris un peu tout ça. Presque dix ans d'intervalle pour une œuvre aussi malabarde, ça paraît raisonnable, vous ne trouvez pas ? Au fait, pourquoi n'allez-vous pas demander à Beketch et Sanders où en est le second tome de "La nuit de Jéricho" ?

Euh... Revenons plutôt à la Nouvelle Calédonie dont vous parliez plus haut. Quelle est la situation politique, là-bas ?

Pas franchement bonne

et attendez-vous à savoir que des troubles ne vont pas tarder à y éclater, indépendamment du fait que je vais y passer un mois pour voir mes deux enfants. Les revendications canaques, qui étaient pour l'essentiel des revendications de dignité, même si les habituels agitateurs y avaient leur part (mais moins qu'on le prétend, les Anglo-saxons de la zone savent très bien qu'en cas de départ de la France du Pacifique, leurs aborigènes et leurs Maoris feraient un parallèle) n'ont pas été entendues. On a créé seulement une bourgeoisie canaque indépendantiste qui s'entend comme larrons en foire avec la bourgeoisie blanche pour faire du gras. Petits blancs et petits noirs se retrouvent donc ensemble marrons et l'indécence des gens qui les dirigent est telle que ça ne peut aboutir qu'à des affrontements. Les accords de Matignon n'ont rien résolu mais tout reporté et plus personne ne sait comment s'en sortir. Le référendum de 1998 n'est plus souhaité par personne, les dirigeants indépendantistes et lafleuristes sont tous mouillés dans de grosses affaires financières et si le F.N. local (auquel j'appartiens) n'était pas aussi mou, on aurait quelques surprises...

Pourquoi mou ?

Parce que depuis la mort de mon ami Pierre Durand qui dirigeait les Dom-Tom, plus personne à Paris ne supervise les actions de nos représentants en Nouvelle Calédonie ni ne leur demande des comptes sur l'effondrement catastrophique de notre électorat en cinq

ans. Mis à part les Municipales où nous avons conservé nos acquis grâce surtout à la Brousse qui reste fortement nationaliste, alors que Lafleur perd des voix partout, nous avons régressé aux Territoriales qui sont très importantes, puisque les élus ont pratiquement des pouvoirs de députés. De trois élus, nous sommes passés de justesse à deux. J'imagine que Bruno Mégret, qui vient d'y faire un séjour, s'en sera aperçu.

Faisons un peu comme dans les "grands" journaux : que lisez-vous en ce moment ?

Je viens de terminer la formidable biographie de Stevenson par Michel Lebris (c'est le premier tome : "Les années bohémiennes" et j'attends avec impatience le second.) Pour survivre, j'ai sa correspondance, "Les Cahiers de l'Herne" et 1996 sera comme 95 une année Stevenson. Je lis en même temps "Les voyages dans les Hébrides" de Johnston et Boswell, deux écrivains anglais du 18^e qui ont fait une relation "croisée" de leur périple dans les Highlands. Je lis peu de fiction, si j'excepte quelques polars, comme ceux d'Upfield, un Australien magnifique et quelques Westlake qui m'avaient échappé. Le roman m'ennuie : d'abord, parce que c'est l'imagination des autres et surtout, parce que je le trouve singulièrement mauvais ces derniers temps. M'intéressent surtout les relations de voyages, les récits des grands découvreurs qu'il faut découvrir à leur tour. On aura beau dire mais bouger de chez

soi, ça fait aussi bouger les neurones, ça dépoussière. Avec Pierre Durand, nous avons projeté un quadrillage systématique de l'Australie et nous avons commencé, il y a maintenant deux ans, en la traversant d'ouest en est. Sa mort a interrompu le projet et j'attends de retrouver un compagnon de route pour le poursuivre...

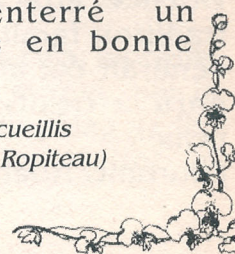
Comment, pour conclure, voyez-vous l'année 1996, mon cher Nostradégé ?

Chienliteuse à n'en pas douter. Les grèves de décembre, mal réglées, vont rebondir cette année et Chirac finira à poil à force de commettre la même erreur que Giscard : élu par la droite et menant une politique de gauche. Il est vrai que ces clivages disparaissent et qu'on a pu sentir dans les prémices d'ébullition de décembre, comme un sentiment de rébellion plus nationaliste de cœur que politique de raison. En fait, c'est un sentiment de trouille et d'auto-défense qui s'est emparé de la France parce qu'elle a conscience qu'elle a trop laissé faire et qu'elle est désormais gravement menacée dans son identité. Ça finira très mal, un mai 68 sanglant et à Paris, ce sera le péril qui fera barricade. A part ça, je puis affirmer qu'on découvrira que le président Mitterrand est très malade.

Mais on vient de l'enterrer !

Qu'est-ce que je vous disais... On n'aurait pas enterré un homme en bonne santé...

(Propos recueillis par Arthur Ropiteau)



Noël Trouvé, l'homme qui n'écrit pas

La lecture de la très oubliée et très rare *Anthologie des Écrivains morts à la guerre 1914-1918* publiée en 1924 par la bibliothèque du Hérisson, éditeur Edgar Malfère à Amiens, laisse une étrange impression.

C'est comme si un gigantesque poing d'acier, diaboliquement pervers, s'était, en cette ère maudite, abattu sur la France pour broyer ses élites intellectuelles, artistiques, morales et spirituelles et n'épargner, au contraire, qu'une racaille sans feu ni lieu qui, une fois le terrain débarrassé des défenseurs naturels de la civilisation française, imposera sa sous-culture immonde, ses dépravations mondaines, sa cochonneté amoral, son art sans âme, sa musique infernale.

La vie et la mort de Noël Trouvé sont une assez bonne illustration de cette hypothèse.

Sa fille, Monique Trouvé, s'étant éteinte à 82 ans, à la veille de Noël dernier, qui se souviendrait aujourd'hui de Noël Trouvé si ses petits-neveux n'étaient pas restés, par grâce de la Providence, attachés à la tradition familiale qui vénérât cet aïeul disparu à trente ans à peine ?

Pourtant, Noël Trouvé

aurait peut-être, si le destin l'avait voulu, si le poing de fer ne l'avait pas écrasé, participé au sauvetage de l'avenir.

Né à Compiègne le 12 septembre 1885, Noël Trouvé fait ses études dans le lycée de sa ville natale. A dix-huit ans, il se fait remarquer par une brillante conférence sur la vie de Mirabeau, puis « monte à Paris » pour faire son droit. Licencié à vingt-trois ans, il est inscrit au barreau de Paris à vingt-quatre.

Un ami de la famille, le comte de Puget, zouave pontifical, l'introduit à l'Action française et le présente à Charles Maurras.

A 23 ans, Noël Trouvé, devenu orateur du mouvement nationaliste, sillonne la France en compagnie d'Alphonse Daudet, de Jules Lemaître, d'Henri Vaugeois, de Bernard de Vesins pour opposer, dans des conférences magnifiques, le « parlementarisme républicain et la décentralisation monarchique » ou pour mettre en parallèle « l'Empire et l'Intérêt national ».

Lorsque l'on connaît, par leurs écrits, par leurs portraits, l'extraordinaire exigence de ces personnages, leur rigueur, la sévérité de leurs jugements, on imagine ce

que devait être, au moral comme par l'intelligence, un jeune homme de vingt-trois ans pour être admis non seulement à les accompagner mais encore à prendre la parole comme leur pair.

Aux congrès d'Action française, Noël Trouvé représente les groupements royalistes de l'Oise. Il est un véritable expert dans la défense et l'illustration de la politique monarchique.

« Personne n'a mieux manié que Noël Trouvé, dira Charles Maurras, le vocabulaire du nationalisme intégral, sa dialectique et, si l'on peut dire, ses "colles". »

D'ailleurs, il n'a pas vingt-six ans quand le vieux maître le choisit pour assurer sa défense devant le tribunal de Versailles.

Le fondateur de l'Action française porte au jeune homme la plus haute estime pour sa culture, son intelligence et son esprit.

« Maurras, se souviendra René Groos, appréciait la gaieté de Trouvé, sa parole vigoureuse et précise, sa rectitude, sa passion à se rendre compte, la vivacité de son esprit. »

Pendant toutes ces années — on le sait par ses proches —, Noël Trouvé, qui mesure l'honneur qui lui est fait

de côtoyer des hommes aussi exceptionnels, n'a pas cessé de prendre des notes.

Ses souvenirs, ses impressions, ses réflexions, les fruits de ses conversations avec Daudet, Maurras et les maîtres penseurs du nationalisme intégral couvrent des dizaines de carnets.

Entre deux conférences, entre deux articles au *Réveil de l'Oise*, vaillant petit journal qu'il avait fondé en 1907 et qu'il ne cessera de publier que le 8 août 1914 pour rejoindre le front, il travaille à une œuvre dramatique : *Les Reptiles*.

Mais son ambition, son projet, l'œuvre à laquelle il s'applique sans cesse avec passion, c'est une Histoire de France destinée aux écoles primaires. Il y consacre son temps, son intelligence, sa sensibilité, la finesse de son jugement, sons sens inné de la pédagogie.

La guerre déclarée, la mobilisation décrétée, il se rend dans un bureau de recrutement. Il veut s'engager.

On le refuse en raison d'une arthrite au genou qui lui a valu d'être réformé en 1907. Il insiste. Il se rend chez son ami, le capitaine du Crest et demande, malgré sa réforme, à être reçu dans une unité



de France

l'histoire de France pour les enfants

combattante. « Voulez-vous me prendre avec vous ? »

Du Crest accepte. Le médecin-major qui reçoit Trouvé l'examine et refuse l'engagement. Trouvé redouble ses prières. Il veut être un combattant, « et au plus tôt », dit-il. Le médecin hésite et finit par fermer les yeux. Il signe « Bon pour le service armé », puis, se tournant vers le capitaine du Crest qui a assisté à la visite médicale : « Prenez-le ; un gaillard de cette trempe morale pourra toujours y aller. »

Et Noël Trouvé y va. En quelques jours il obtient ses galons de caporal, ce qui, à cette époque, au 54^{ème} régiment d'infanterie, avait un sens.

Chaque jour, il adresse à sa mère, à sa femme, fille d'Octave Chambon et qui vient de mettre au monde une petite Monique, des lettres magnifiques où éclate son esprit de sacrifice, sa haute et puissante spiritualité.

« J'ai foi en Dieu et en la France, écrit-il ; je leur ai fait le sacrifice de ma vie. »

Chaque soir, il prie : « Mon Dieu, gardez-moi la force, le courage, l'indépendance et l'honneur. »

Le 1^{er} septembre 1914, il est avec son unité

dans le cimetière de Dannevoux dans Verdun menacé d'investissement par les troupes du Kronprinz.

Le capitaine du Crest raconte : « Après une accalmie de plusieurs jours, le cimetière fut violemment attaqué. Un certain désarroi se pro-

La mère de Noël Trouvé garda ses carnets, ses notes, son ébauche d'œuvre dramatique intitulée *Les Reptiles*, ses discours, ses conférences, ses articles. Tout cela serait publié après la guerre.

Le poing de fer ne le voulut pas.



duisit parmi la troupe. C'est alors que le caporal Trouvé, de son propre mouvement, se porta en avant jusqu'à la lisière du cimetière en s'écriant : "Il faut voir !" A peine était-il arrivé à la clôture qu'il fut atteint à mort. »

Une balle l'avait frappé en plein front.

Quelques jours avant l'armistice, une bombe écrasait la maison de la famille Trouvé, détruisant toutes les archives du jeune avocat d'Action française. Y compris l'Histoire de France pour les écoles primaires à laquelle il avait travaillé avec tant de cœur.

Veut-on imaginer ce

qu'elle aurait pu être, cette *Histoire de France racontée aux enfants* ? Veut-on en pressentir l'esprit, le souffle, l'âme ?

Qu'on lise ce que Noël Trouvé écrivait, le 8 août 1914, dans son dernier éditorial du *Réveil de l'Oise* :

« Ainsi le vieux Monde est secoué par les angoisses et les frémissements de la guerre. Quinze millions d'hommes sont sous les armes. La France entière est debout, unie et radieuse, pour défendre son droit et la cause de la civilisation humaine contre les barbares arrogants qui prétendent dicter leur loi à l'univers et qui oppriment depuis quarante-quatre ans l'Alsace et la Lorraine. Malgré les périlleuses illusions que de funestes erreurs avaient semées dans le cœur et l'esprit de notre peuple, la grande nation s'est ressaisie. Elle sait qu'elle a dix siècles de gloire et de bravoure derrière elle ; elle n'avait été défigurée que superficiellement ; elle se reconnaît et se reprend de toute son âme. La Providence a corrigé les imperfections de notre état politique. »

Au lieu de cela, les petits Français eurent, par la volonté du poing de fer, messieurs Mallet et Isaac.



Vidéo

« L'EXPERT »
Film de Luis Llosa,
avec Sharon Stone,
Sylvester Stallone

Ancien des services du contre-espionnage et spécialiste des explosifs, le héros de cette superproduction accepte de venger l'assassinat des parents d'une charmante jeune femme. Mais tout est-il d'une simplicité limpide ? Cascades, poursuites, explosions ponctuent cette réalisation de choc, à ne pas mettre entre toutes les mains en raison de quelques scènes un peu chaudes. Mais la télévision nous a habitués à plus osé et les adultes apprécieront surtout les moments d'action et de suspense souvent plus originaux que ce que l'on trouve la plupart du temps dans ce type de réalisation.

(Distribution : Warner Home Vidéo.)

« LES MOISSONS DE LA TERREUR »
Film de James D.R. Hickox, avec Daniel Cerny

Spécialiste en vogue des romans fantastiques, Stephen King a souvent comme héros des enfants, a priori symboles de l'innocence. Et quoi de plus inoffensif qu'un champ de maïs, excepté celui de "La Mort aux trousses" ? Eh bien, quand Stephen King entraîne un adolescent dans un champ de maïs, c'est que Satan n'est pas loin. La transposition au cinéma de ce roman est efficace. Ames sensibles s'abstenir.

(Distribution : Delta Vidéo.)

« LE MEILLEUR DE MICHELE TORR »
Documentaire musical enregistré par Jean David Curtis

Survivante de l'époque des yé-yé, Michèle Torr, depuis trente ans, mène une carrière discrète avec des chansons gentillettes célébrant l'amour et la tendresse. Sa voix fort agréable fait bien passer des textes qui, s'ils ne sont pas dus à la plume de Montaigne, se laissent écouter agréablement.

(Distribution : Polygram Vidéo.)

Michel Deflandre

C'est à voir

TOTO

par

Michel Deflandre

Rendez-vous
du cinéma

Un film de

STENO ET MONICELLI

«Toto cherche un appartement»



Avec

ToTo

Alda Mangini

1949



Il se disait descendant des empereurs de Byzance et était un authentique marquis. Cet acteur italien a marqué le cinéma de son pays plus que Chaplin l'Angleterre, ou Luis de Funès (autre vrai sang bleu) la France.

Toto, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est né en 1898 et, en digne fils spirituel des créateurs de la "Commedia dell'arte", a commencé sa carrière en sillonnant les routes, jouant en première partie des films projetés par des forains dans les villages, du Piémont à la Lombardie.

Tout comme Buster Keaton, il était un véritable homme caoutchouc et ses contorsions étaient célèbres à travers la Péninsule.

C'est en 1937 qu'il débuta, sans grand succès d'ailleurs, au cinéma dans un film nommé *Fermo con le mani* qui ne fit pas se déplacer les foules.

C'est essentiellement dans les années cinquante que cet acteur



connut la célébrité sur le grand écran et, en l'espace de dix années, il tourna une cinquantaine de films, d'inégal intérêt.

On peut retenir *Toto le Moko*, parodie hilarante de la réalisation de Julien Duvivier au cours de laquelle Pepe le Moko, que l'on croyait mort, ressurgit dans la casbah. On n'oubliera pas *L'Or de Naples*, film à sketches dans lequel Toto campe un père de famille nombreuse tyrannisé par un demi-sel, ni surtout *Le Pigeon*, tourné en 1958 par Mario Monicelli, dans lequel Toto, ancien voleur, donne des cours de cambriolage à quatre truands minables. Trois films de Toto viennent d'être édi-

tés en vidéo. *Toto cherche un appartement* nous ramène dans les années d'immédiat après-guerre, alors que bien des citoyens italiens vivaient dans des logements précaires.

On rira en voyant notre héros devenir gardien de cimetière, aux prises avec un revenant qui n'est autre que l'amoureux de sa fille. *Tarzan*, tourné en 1951, est bien sûr une parodie des aventures du seigneur de la jungle et Toto est étonnant, vêtu d'une peau de bête, accompagné de Bongo, un superbe chimpanzé. *Toto et le médecin des fous*, enfin, est une comédie qui aurait pu être écrite par Labiche, les qui-proquos se succédant à un train

d'enfer. On regrettera néanmoins que ces trois vidéocassettes ne soient disponibles qu'en version doublée. La saveur du parler napolitain ne peut être restituée. En dépit de cette restriction, l'œuvre de Toto a le mérite d'être remise au goût du jour, ce que les cinéphiles apprécieront.

La collection "Rendez-vous du cinéma", sur laquelle nous reviendrons dans un prochain numéro, a le mérite d'exhumer les richesses du cinéma italien. A consommer sans modération.

Toto cherche un appartement / Tarzan / Toto et le médecin des fous.

Distribution : Eagle Films.

Sous mon bérêt

Les Dons de la Nature

Sous le sigle WWF se cache le Fonds mondial pour la nature, sorte d'association des temps modernes, piège à gogos de plus, qui emploie les arguments les plus spécieux pour combattre la chasse. Ainsi, un ami de Thon songeait, en ce matin de février, au retour printanier des palombes et aux incidents que cela entraînerait avec les écologistes quand il vit arriver son camarade le facteur-cycliste avec un pli à lui destiné. Une lettre de WWF... Bigre ! Mes immenses mérites de chasseur-écolo auraient-ils appelé l'attention de cette respectable institution qui, en particulier, avait fait l'acquisition des Marais d'Orx ? Ouvrant la lettre avec curiosité, il trouva — horreur ! — un « Permis de ne pas chasser » (le permis de chasse est déjà coûteux, voyons le prix du permis de non-chasse, se dit-il), ainsi que des slogans alarmistes et mensongers du genre : « Savez-vous qu'on peut vous obliger à chasser chez vous » ?, « La France est la lanterne rouge de la chasse européenne », « Chasse de nuit », « Chasse de printemps », « Génocide des migrateurs », « Espèces diurnes devenant nocturnes pour survivre », etc. Il appela Thon, dont il connaissait l'immense sagesse, et lui soumit l'affaire. « Mon cher ami, la dérive morale du secteur associatif est telle que tous les moyens sont bons pour stimuler les donateurs et récolter des sous ; et je ne pense pas seulement à l'ARC ou à certaines associations humanitaires... Donc, ils ne s'arrêteront plus. Plus ils mentiront sur nous, plus les gens leur enverront des chèques pour les aider à sauver les petits oiseaux et les bambis menacés de génocide par les méchants chasseurs. Ils vont nous refaire le coup des bébés phoques et de la fourrure. En tout cas, cessons immédiatement d'envoyer des dons au WWF ! » Le Capitaine s'arrêta en expliquant que seule la nature pourrait envoyer des dons. Comme elle l'avait fait pour lui.

Joseph Grec

Au Comte Jacques de Ricaumont qui nous a quittés au seuil de l'an nouveau

par Côme Carpentier de Gourdon

Les grâces du grand siècle ont leur ambassadeur
En vous, digne héritier des marquis d'un autre âge.
Dédaigneux de la mode éprise de laideur
Vous gardez de Milton le précieux héritage.

Car vous ne craignez pas de vous dire frivole
Avec cette élégance évanouie de jadis,
De par sa politesse admise au paradis,
Ayant fait du salon sa véritable école.

Vous n'êtes pas dupé par la vulgarité
Imposée de nos jours à l'art, à la pensée
Bannissant dans les cœurs toute préciosité
Pour asservir aux sens l'âme martyrisée.

Vous savez que la messe est un saint opéra,
Un mystère chanté dont Dieu même est l'auteur
Et qui doit, si l'on veut plaire au compositeur,
Dans le faste exhaler l'harmonie d'un Campra.

Vous ne succombez pas à la sotte opinion
Qui méprise en riant l'ancienne courtoisie

Au nom du naturel, de la libre expression
Et les mœurs policées baptise hypocrisie.

Et vous osez redire à tous nos démocrates
Que par la tradition Dieu donne le pouvoir
Contrairement aux vues de moderne savoir
Source des hérésies d'ambitieux Erostrates.

Il faut en convenir, comme on savait d'antan ;
L'on devient chevalier au service du Prince
Et l'on doit de l'Esprit se dire courtisan
Ainsi qu'un ménestrel venu de la province.

Parfois vous vous moquez de ces drôles sinistres
Campés dans les palais édifiés par nos rois
Car la démocratie sous le poids de ses lois,
Inexorable, porte à son faite les cuistres.

Et gardant de Voltaire, en vos propos mondains,
Le sourire amusé, sceptique sur les hommes
Vous rappelez que Dieu nous veut ultramontains
Nous que foi, sol et sang firent ce que nous sommes.



L'IMMIGRATION EST UN INSUPPORTABLE NEO-CO

Une feuille s'annonce ces jours-ci, prête à paraître, qui, dans sa publicité, prétend chaque semaine débusquer "en huit pages les mensonges proférés dans la semaine par les journalistes et les politiciens à la télévision". Ces gens-là, comme disait ma concierge, "se croient sortis des petits suisses de Jupiter" à vouloir nettoyer les écuries d'Augias avec le tonneau des Danaïdes.

Huit pages ? Pourquoi pas le dos d'un ticket de métro ? Si l'on ne retient que les six chaînes "officielles" (câble exclu) et si l'on admet qu'elles diffusent chacune trois heures "d'informations et de débats" par jour (ce qui est une sous-estimation prudente), il faudrait consacrer (j'ai fait le calcul) quatre cent quatre-vingts feuillets à relever les mensonges, les promesses inconsidérées, les annonces rodomontes, les approximations, les contrevérités des uns, les pataquès, les lapsus, les cuirs des autres, les imbécillités de tous que le petit écran dégueule, tel un égout directement branché sur votre salon, toutes les vingt-quatre heures. A la semaine, il faudrait, pour canaliser ce flot et le filtrer, l'équivalent de quarante-six numéros du "Libre Journal".

Le lecteur moyennement doué consacrerait à le lire environ deux jours pleins qui, ajoutés au jour complet nécessité par la



Nationalistes frileux

contemplation des émissions en cause, représenteraient donc la moitié du temps d'existence du sujet.

Le projet de mes confrères a donc toute ma sympathie mais on me permettra de me tapoter le menton.

Pour autant, je crois qu'ils tiennent là une idée.

A condition de faire le contraire.

C'est-à-dire de consigner, chaque semaine, dans leur journal, ce qui se dit de bon,

de beau, de vrai à la télévision. L'économie de temps et de papier serait, pour le coup, formidable. On pourrait imprimer, à la fin de l'année, une anthologie exhaustive sur les pages de garde d'un agenda de poche.

Ainsi, depuis la fin décembre, n'ai-je surpris, toutes chaînes confondues, qu'un débat, un seul, qui m'ait paru suffisamment intéressant pour en rapporter la teneur.



au poste

S de B

COLONIALISME, "ILS" L'ONT DIT A LA TELE

C'était sur la "5" ; et les trop rares téléspectateurs de cette chaîne d'autant plus remarquable qu'elle n'occupe l'écran qu'un tiers du temps, ce qui la rend trois fois moins emmerdante que les autres, ont eu la surprise de saisir, au cours d'une conversation entre spécialistes, un discours que l'on n'a pas coutume d'entendre à la télévision.

Ni ailleurs...

Il s'agissait de commenter un film consacré à l'immigration-invasion que ma manie de zapper m'avait empêché de suivre. Mais les premiers mots du débat suffirent à me fixer sur sa nature.

Le téléspectateur ferré à glace que je suis s'attendait donc à entendre les habituels enfilages de vérités premières sur la "chance pour la France", les beautés de l'intégration, les avantages du mélange culturel, les merveilles du métissage humain, des apports formidables des tantameurs bantous à notre pitoyable petite civilisation gréco-latino-celtique et tutti quanti.

Bernique !

Le premier interlocuteur, directeur d'une importante radio du pays, ne mâcha pas ses mots :

— Je pense, dit-il textuellement, que tout le monde, dans ce pays, désire une présence étrangère qui soit moins prononcée. Quand 15 % de la population provient d'un pays étranger, c'est trop. Même si ce sont des amis, c'est trop.

Je me dis que si le MRAP et la LICRA ne faisaient pas une descente dans le studio, on allait passer un bon moment. D'autant que le second

interlocuteur, directeur d'une importante chaîne de distribution alimentaire, abonda aussitôt dans le même sens :

— C'est un véritable néo-colonialisme. On ne peut pas imaginer une société stable dans un système néo-colonial, au cœur d'un pays occupé par un groupe étranger qui retarde le développement national de tout un peuple.

Pour le coup, je restai un moment comme deux ronds de flan. Je vérifiai que j'étais bien branché sur une télévision française. Mais oui. C'était la "5", la chaîne Cavadesque dont le directeur vient d'être fait docteur *honoris causa* de l'Université catholique de Louvain.

Je repris l'écoute.

Cette fois, c'était un ethnologue, écrivain réputé, directeur d'une importante collection chez un éditeur politiquement conforme qui causait. Approuvant sans réserve les propos des deux autres et y ajoutant même ces propos frappés au coin du bon sens :

— A l'aube de l'an 2000, ce néo-colonialisme est un problème majeur.

Allons bon, me dis-je, enfin la télévision se décide à aborder le problème de l'immigration-invasion sous un angle à la fois nouveau, lucide et courageux.

Sur quoi, le présentateur mit fin à l'entretien par ces mots : "Eh bien, nous remercions nos spécialistes de ce soir de nous avoir fait partager leur inquiétude parfaitement justifiée sur la situation de la population Inuit du Groenland confrontée à la présence d'une forte proportion de ressortissants danois."

Je me disais, aussi...



Sans Portée

Le Maître enchanteur

Neuschwanstein, le 37 courant.

Louis II de Bavière était fier. Il est certain que c'est quelque chose comme ça.

Assis sur son grand château et même sur le donjon, prétendent les mauvaises langues, le Roi médite. On aurait dit Alice au pays du vermill. Tout en clinquant, style tarte à la crème, religieuse en couleur, stuc (merci, je n'en prends pas), grotte (ma chère) et tout ça pour se pâmer devant Wagner. Il y a des revanchards qui prononcent "Ouagnère", on se demande pourquoi, des polichinelles, sans doute, comme on en trouve encore dans quelques terroirs. Mais ne me faites pas écrire ce que vous ne voulez pas lire.

Assis donc là-haut, il regardait son temps. Avec les premières neiges et les dernières teintes de l'automne, c'était bien joli, le lac, là-bas dessous... Ça donnait des envies, des fois, d'aller s'y jeter dedans.

Ne lui jetez pas la pierre, il avait la corde au cou, entrant dans l'eau, il disparut. Louis II n'a jamais épousé Wagner, ce dernier étant déjà marié à une certaine Cosima. Ce qu'il voulait, à l'instar de Méphisto, c'était qu'il lui passât la bague au doigt, celle des Nibelungen, bien entendu. Chevaucher la nuit dans l'Or du Rhin, être poursuivi par des Maîtres chanteurs, fussent-ils de Nuremberg, voilà ce qu'inconsciemment il désirait. Parsifal la guêpe !

Ce Wagner hante les nuits du Roi, il le voit debout dans la tempête à la proue du Vaisseau fantôme, vide pourtant, sur les vagues tumultueuses de son destin et les Walkyries tournent et dansent, Siegfried et Lohengrin se battent, l'un meurt, et c'est encore le Roi ! Seul, désespérément seul, entouré de sa musique infernale et persuasive, sarcastique et puissante, monstrueuse et si légère parfois. Mais je délire et c'est encore sûrement le fait du Roi. Il aimait bien, le Roi, quand il était petit, avec ses beaux habits et son capuchon, aller jouer au bord du lac. On l'avait prévenu, pourtant. Lui, ce timide et inquiétant garçonnet...

Il ne se sortira pratiquement jamais de l'enfance — elle est si longue parfois — et son ami Wagner a un peu ouvert le flot si calme du lac, juste là où il s'est noyé.

J'ai retrouvé en fait : Louis II de Bavière était fou.

DELAIGLE



« le Diable en robe bleu

de Carl Franklin

Le réalisateur a lui-même adapté le roman noir de Walter Mosley. Il est très difficile d'être noir à Los Angeles en 1948, alors que la guerre est finie. Easy (Denzel Washington) ne trouve pas de boulot et pourtant il cherche... En désespoir de cause, il va finir par accepter un job bizarre. Il fera équipe avec un détective privé et se retrouvera, ainsi, dans un formidable guépier... Carl Franklin filme comme au bon vieux temps des "polars", avec des nanas fatales, des politiciens véreux, des mecs à la coule, des agités de la gâchette... Un univers impitoyable pour un pauvre type vite dépassé par les événements.

Gary Frutkoff a réalisé de beaux décors qui restituent bien l'atmosphère du Los Angeles des années 40-50. Superbes bagnoles, costumes exacts, etc., font de ce film sans prétention un intéressant reportage dans un passé récent. Tak Fujimoto signe ces belles images pleines de nostalgie. La musique d'Elmer Bernstein colle bien à l'action. L'histoire est un peu compliquée à suivre... Comme souvent dans cette catégorie de polars, ce qui compte c'est notre plaisir aux traques, poursuites, rebondissements de toute nature. Denzel Washington, qui fut un superbe Malcom X dans le film de Specky Lee, est en train de se tailler une place enviable parmi les grands d'Hollywood. Ces comédiens noirs de grand talent vont bientôt tenir, là-bas, le haut du pavé. Le héros, à l'instar de Marlon Brando, arbore des maillots de corps superbes mais, signe des temps, d'une blancheur impeccable. Sans chercher midi à quatorze heures, on prend un évident plaisir à voir évoluer Washington dans Los Angeles.

Olmetta

Balades

par Olmetta

le Marché St-Pierre (I)

Toutes générations confondues, qu'elles habitent la province ou la grande ville, si elles ont une âme de couturière, les femmes connaissent le Marché Saint-Pierre, le paradis du tissu aux pieds du Sacré-Cœur. Entre les rues d'Orsel, Livingstone, Steinkerque, Seveste, Charles Nodier et Pierre Picard, dans une centaine de magasins, serrés les uns sur les autres, débordant sur les trottoirs c'est le grand déballage. Unique en son genre ! On trouve tout ici : cotons, soieries, voilages, tissus d'ameublement, mais aussi galons et passementerie... Au hasard, les boutiques se nomment : "La Dentellière", "La Boîte à couture", "Paris-Tissus", "Femm'Chic", etc. Ce sont trois affaires de famille, grands ancêtres, qui sont à l'origine du célèbre marché : Reine, Moline et Dreyfus, où il y a des affaires à saisir...

Au milieu du siècle, la Halle Saint-Pierre était un marché de fruits et légumes. Deux marchands forains, cousins éloignés, Salomon Dreyfus et Daniel Moline, eurent l'idée de venir y déballer leurs coupons de tissu. Un beau jour, ils s'installèrent définitivement. Arrivent la Grande Guerre et son cortège de malheurs. La Halle Saint-Pierre cesse toute activité. Moline et Dreyfus surnagent. En 1936, Charles Bouchara fonde, place Saint-Pierre, une entreprise qu'il baptise "Reine", du prénom de sa mère. Il investit un immeuble qui fut auparavant un garage, "La Savoyarde" (nom de la cloche du Sacré-Cœur). Ce garage, dans les années vingt, était équipé du téléphone sur lequel les Dreyfus passaient leurs commandes... L'ensemble du décor était en place. Le reste a été greffé autour. En 1947, Tati ouvrait deux boutiques, face à face, rue d'Orsel, avant de déployer ses tentacules...

(A suivre)

« Que je t'aime »
de Clémence Massart

Enfin une idée originale...

Clémence Massart a écrit un charmant spectacle d'une heure et quarante minutes en utilisant des lettres authentiques puisées dans la rubrique "Courrier du cœur" de nombreuses revues de l'après-guerre. Il n'était pas aisé, certainement, de rendre cohérent cet étalage de misères, d'enthousiasmes et d'interrogations émanant de fillettes, d'adolescentes, de femmes, de mères, de grands-mères et d'arrière-grands-mères de l'ensemble des couches de la société. Toutes tentent de savoir "comment ça marche"... Quoi donc ? Mais l'amour, voyons ! C'est son copain de "La Cartoucherie", le très étonnant Philippe Caubère, qui met en scène cette belle fille respirant la santé. Elle est tour à tour vulgaire, chic, élégante, vieille, jeune, du Midi, du Nord, du Centre, du Portugal, du Maghreb, etc. Véritable Fregoli, elle n'a pourtant qu'une petite robe tout ainsi dont elle joue avec vivacité. L'enchantement, je dis bien l'enchantement, c'est lorsqu'elle empoigne son accordéon pour nous entraîner dans une fête populaire de notes et de mots, avant de revenir à son insolite courrier. Tout ceci est, au final, un joli et simple hymne à l'amour... Evidemment, ce n'est pas du grand théâtre mais c'est un délicat divertissement qui se déguste comme un dessert un tantinet sucré.

Personnellement, j'aimerais que Clémence Massart joue un peu plus d'accordéon. Il semble bien que cette comédienne-auteur a encore des réserves de talent. Bref, la révélation d'Avignon est devenue un événement à Paris. C'est vraiment français...

Alors !

Théâtre Tristan Bernard :

45 22 08 40.

Olmetta

Rendez à ces Arts

« Suzanne Valadon »

On connaît sans doute mieux son fils, Maurice Utrillo, qu'elle poussa à peindre, à qui elle enseigna la peinture. Au début, elle signait même les toiles du petit car sa cote à elle était meilleure.

Suzanne Valadon, trapéziste empêchée par un accident, fait le modèle pour les peintres. Elle posa pour Renoir, Puvis de Chavannes ou Toulouse-Lautrec. Elle dessine, elle aussi, mais en secret. Jusqu'à ce que Toulouse-Lautrec découvre son travail et la présente à Degas, maître reconnu de tous. Et c'est Degas qui va inciter "la terrible Maria", comme il l'appelait, à peindre elle-même. "Dès ce jour, dira-t-elle plus tard, je me sentis pousser des ailes". Bien sûr, elle va recevoir, au début, l'influence du maître. On le constate dans les dessins des nus, des portraits qu'elle fait de son fils ou de son jeune mari, André Utter.

Mais, bien vite, elle trouve son indépendance. Et la conservera pendant toute sa carrière, ne suivant aucun des mouvements picturaux de son temps.

Portraits, natures mortes, scènes d'intérieur particulièrement réussies, quelques paysages aussi, toutes ses peintures et dessins sont d'un réalisme résolu. Avec un tracé aigu, vigoureux, cernant souvent les formes d'une ligne appuyée, c'est plutôt un travail viril qu'elle fait.

D'ailleurs, ses confrères l'appelaient "Valadon". Et elle refusa d'être rangée dans la catégorie des femmes artistes, si ce n'est à la fin de sa vie quand, malade et dans le besoin, elle consentit à exposer avec les "Femmes Artistes modernes", en 1933.

C'est la Fondation Gianadda qui présente cette belle rétrospective Valadon, avec 70 peintures, 50 dessins et un catalogue spécialement édité. Pour une peinture vigoureuse, réalisée avec des pigments de terre, et chaleureuse à la fois dans l'appétit de vivre qu'elle témoigne.

Nathalie Manceaux

à Martigny, Suisse ; tous les jours de 10h à 18h ; jusqu'au 27 mai.

Un jour

Passager Clandestin

Le 1er février 1958, le paquebot "S.S. America" entre dans le port du Havre.

A bord : Philippe Le Vannier, un scout de quatorze ans.

Deux semaines plus tôt, à l'aube du 11 janvier, ce fils de médecin, élève d'un collège religieux de Saint-Germain-en-Laye, a quitté la maison familiale où il vit avec ses neuf frères et sœurs. A l'aube, il a franchi la porte de chez lui avec une valise pleine de vêtements et, en poche, quinze mille francs 1956 (à peine 1 500 F d'aujourd'hui).

Il a pris le train à Saint-Germain pour Saint-Lazare, puis pour Le Havre.

Là, il s'est enfermé dans un cinéma où l'on projetait Gil Blas et, le soir, en escaladant une amarre, il s'est embarqué discrètement dans un gros cargo noir et blanc : l' "American Leader".

Il s'est caché dans un canot de sauvetage.

L'équipage l'a découvert le lendemain, au cours d'un exercice de sauvetage, transi et affamé.

On l'a vêtu de vêtements propres et chauds, on l'a nourri et on l'a adopté. Un "stowaway", un passager clandestin, de quatorze ans, les "midships" sont ravis.

A Boston, escale finale du navire, on lui a demandé s'il était communiste. Il a répondu non. On lui a demandé s'il était vacciné contre la variole, il a répondu non. On l'a donc remis aux autorités qui l'ont emmené par le train jusqu'à New York où Philippe a été collé à bord du "S.S. America", qui l'a ramené au Havre où son père l'attendait.

Résultat : en 1956, pour moins de 1 500 F, Philippe Le Vannier, 14 ans, a fait un aller et retour train-bateau-train-bateau-train Paris-Boston-New York. Il y a gagné un harmonica, offert par un docker, et une célébrité durable auprès de milliers de gosses de son âge.

Qu'est devenu aujourd'hui Philippe Le Vannier ?

Mes bien chers frères

Les Docteurs Fumigènes

Les théologiens, pour être crédibles, doivent fonder leurs discours sur l'Ecriture sainte et sur la Tradition. Je reviens sur la question de la pluralité des religions.

Nous entrons, ces années-ci, dans un débat d'idées dont l'enjeu apparaît clairement dans la citation qui suit : « Si la pluralité des langues et des cultures est bénie de Dieu, ne faut-il pas dire aussi que la pluralité des traditions religieuses est acceptée et même voulue par Dieu » ? Le théologien dominicain ajoute : « A partir de notre expérience historique actuelle d'un pluralisme religieux de fait, nous croyons pouvoir conclure théologiquement à un pluralisme de principe qui correspond à un mystérieux dessein de Dieu ».

Or, de son propre aveu, « nous aurions bien du mal à trouver dans la Bible une réponse à la question de la pluralité des religions ». La Bible, certes, aborde positivement, en maints endroits, la pluralité des langues et des cultures. Ainsi en Gn 10, en Ac 1 et 2 et en Ap 7. La confusion des langues et la dispersion des peuples qui suivent la Tour de Babel sont le châtimement de la prétention d'assurer l'unité du genre humain en dehors de Dieu. Nos théologiens passent sans nuance de la question de la pluralité des cultures et des langues à la question de la pluralité des religions, comme si l'analogie allait de soi. La surface scripturaire étant infime, ils cherchent appui sur le Magistère. Sur Vatican II, évidemment. Sur « Ad Gentes », n° 11. Mais à contre sens. Carrément : « Le Concile nous dit que les divergences religieuses peuvent être l'expression du génie et des "richesses dispensées par Dieu aux nations" ». Non seulement le Concile, ici, se garde d'identifier ces richesses aux traditions religieuses, mais il ajoute que les chrétiens « doivent s'efforcer d'éclairer ces richesses de la lumière évangélique, de les libérer, de les ramener sous l'autorité du Dieu sauveur » !

Alors, privés d'appuis objectifs, nos théologiens font de la fumée : ils invoquent « les mystérieux desseins de Dieu » ... « Dieu est plus grand que notre cœur », etc.

Molière, reviens !

Abbé Guy-Marie

La Grande Guerre

PLANQUÉS ET CENSEURS

Février 1916. Au front, nos soldats se préparent à recevoir l'assaut allemand sur Verdun. Depuis la fin janvier, le Grand Quartier général s'attend à une attaque d'envergure. Les "déserteurs alsaciens et lorrains" sont formels. Les observateurs aussi, qui voient passer, au fond de l'horizon de la Woëvre, des trains en files ininterrompues. On ignore encore le lieu où la chose se passera mais l'opinion domine que ce sera le chef-lieu de la Meuse. Où l'on s'avise soudain



qu'endormis par une année tranquille nos chefs ont laissé à peine entretenues les défenses existantes sans en créer de nouvelles.

Le 9 février, les permissions sont suspendues. Le 10, raconte Yves Buffeteau dans *Les Batailles de Verdun*, un renseignement provenant d'une source très sérieuse arrive au GQG. D'une rare précision, il indique même que le Kronprinz s'est installé depuis quelques jours dans la maison de la veuve Henri Daverdier à Spincourt. Ce rapport commence par cette phrase sans ambiguïté : "Les Allemands vont tenter une grande offensive dans la région de Verdun".

Onze jours plus tard, en effet, le 21 février à 7h 30, les mille canons de l'artillerie allemande commencent leur pilonnage des lignes françaises. La tuerie durera dix mois et fera près de cinq cent mille morts.

Et à l'arrière ?

Eh bien, à l'arrière, pendant que les poilus s'enterrent dans la boue glacée, on discute, on magouille et on gre nouille.

Le parlement, les ministères, le gouvernement donnent le spectacle abject de la canaillerie, de la discorde et de la combine.

Les profiteurs de guerre s'enrichissent, les traîtres s'en donnent à cœur joie et les plan-

1916 à l'arrière
-C'est terrible, pour avoir une table, il faut se battre.
-Vous n'êtes pas blessé au moins ?

qués se gobergent.

On voit un Malvy devenir ministre de l'Intérieur alors qu'il s'était opposé à la loi de Trois ans, lors du congrès socialiste d'Agen, et profiter de ce poste pour encourager la presse défaitiste en lui versant l'argent des fonds secrets. On voit un Marcel Sembat, vieille crapule maçonnique et socialiste, devenir ministre deux ans après avoir lancé à ses futurs collègues : "Retirez-vous, vous puez la défaite".

On voit "le cortège des personnes qui ont obtenu les fournitures de guerre, spectacle lamentable et attristant qui montre, à côté de filles galantes, des repris de justice", ainsi que le dénoncera à la Chambre l'ancien secrétaire d'Etat aux Colonies de Clemenceau, Milles-Lacroix, un brave négociant en tissus entiché de rigueur et d'honnêteté au point d'avoir visité à ses frais l'immense empire dont il avait la charge.

On remarque à la Chambre des jeunes hommes vigoureux et pétants de santé qui parquent, ayant échappé au front parce qu'ils sont députés et qu'ils se sont dispensés tout seuls d'aller aux tranchées en votant une loi d'exemption présentée par Dalbiez, un parlementaire qui, lui-même, redoutait d'être

mandé au feu.

On assiste, un soir de débat, à l'in vraisemblable hourvari de ce que l'on n'appelle pas encore le "lobby" des marchands de vin et qui, par ses vociférations, parvient à chasser de la tribune le ministre de la Guerre Gallieni qui prononçait un discours contre l'abrutissement des soldats par l'alcool.

Le scandale est si omniprésent que la presse commence à s'émouvoir.

Alors, le plus simple-

ment du monde, dans la nuit du 19 au 20 février est pris un décret interdisant de "laisser passer dans les journaux toute attaque contre le parlement, ou ayant pour objet de tourner en ridicule les députés ou de porter atteinte à la dignité du régime parlementaire".

"La censure, écrit Jean Bernard, chroniqueur du *Temps*, est devenue plus tracassière que jamais, impérieuse et hautaine, irritante, presque illogique."

Un exemple extrême de cet illogisme : au début de la première bataille de Verdun, les journaux annoncent la mort de Prosper Josse, député de l'Eure, qui, lui, ne s'est pas planqué et qui sert aux tranchées comme capitaine. La nouvelle est fautive. Sur la demande de sa femme, Madame Josse, l'Agence Presse Associée publie un rectificatif démentant le premier communiqué et rassurant les parents, proches et amis du député.

La censure supprime l'information.

L'informateur parlementaire de l'Agence Presse Associée fait alors remarquer aux censeurs que, la nouvelle donnée la veille par les journaux étant fautive, il est normal et justifié de le faire savoir et de démentir.

Il reçoit par téléphone cette stupéfiante réponse : "Nous vous envoyons des ordres et nous n'avons pas d'observations à recevoir de vous."